This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

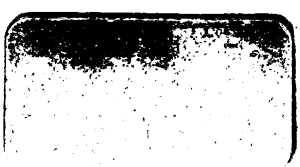
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

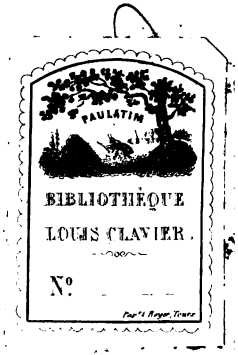
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

9968

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library.



NK



ŒUVRES
DE THÉATRE
De M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Comédies.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez PRAULT, petit Fils, Libraire, Quay des Augustins, la deuxieme Boutique après la rue Gît-le-cœur, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

HE NEW YORK
JBLIC LIBRARY
161283
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1899.

PIECES

Contenues dans ce quatriéme Volume.

ALCESTE, Divertiſſement à l'occaſion de la convaleſcence de M. le Dauphin.

LES HOMMES.

DEUCALION & PIRRHA, Ballet, repréſenté ſur le Théâtre de l'Académie Royale de Muſique.

LE DERVICHE.

LE FINANCIER.

EXTRAITS de Pandore, de la Veuve à la Mode, du Contraſte de l'Amour & de l'Hymen, & du Philoſophe dupe de l'Amour.

LES GRACES, traduites en Italien par Madame la Comteſſe de C***.

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de Monſieur le DAUPHIN.

Repréſenté le 19 Septembre 1752.

TOUTE l'Europe ſçait que M. le DAUPHIN étant attaqué de la petite verole, Madame la DAUPHINE voulut abſolument reſter auprès de lui. Quand nos allarmes furent ceſſées, j'eſſayai de tracer le tableau des ſentimens de douleur & d'admiration que nous avions éprouvés ; mais, pour mettre ce tableau au Théâtre, il falloit trouver une allégorie ; celle d'Admette & d'Alceſte me parut des plus heureuſes. Aucun de mes ouvrages ne peut m'être auſſi cher que celui-ci ; le Roi, quand

j'eus l'honneur de le lui préſenter, me marqua qu'il avoit été informé du ſuccès, & que le rôle d'Alceſte avoit fait répandre bien des larmes.

A

ALCESTE,

REINE DE THESSALIE,

AUX CHAMPS ELISÉES.

MADAME

Il part tous les jours tant de monde pour les lieux que vous habitez, qu'il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez entendû parler d'une Princeſſe qui vient

de faire pour ſon Mari tout ce que vous fites pour le votre ; mais comme les morts, obligez de vivre enſemble, ne ſe parlent peut-être pas avec la franchiſe qu'un vivant peut riſquer avec un mort, je vais vous écrire naturellement ce que l'on penſe ici. On prétend que ſi les circonſtances doivent augmenter ou diminuer le prix d'une action, tout eſt à l'avantage de notre Princeſſe ; qu'elle eſt plus jeune que vous ne l'étiez ; que du côté des graces & de la figure, il y a à parier pour elle, & qu'à l'égard du pouvoir & de la grandeur, la plus petite Province de France eſt plus grande & plus peuplée que ne l'étoit votre Theſſalie. Vos amis voudront peut-être tirer vanité de ce qu'Hercule, le fameux Hercule, s'intéreſſa ſi particulierement à vous, qu'il deſcendit aux enfers pour forcer la Mort à lâcher ſa proie : nous leur répondrons que c'eſt le ciel même qui s'eſt intéreſſé à notre Princeſſe, &

que s'il n'eût pas veillé sur ses jours, il y a toute apparence qu'elle seroit allée vous tenir compagnie. Vous serez sans doute surprise que je me sois aviſé de vous écrire, mais de quoi ne s'aviſe pas un homme oiſif, & qui n'a guères plus d'affaires qu'un mort ? Je ſuis avec toute la vénération poſſible,

MADAME

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
SAINTFOIX.

ACTEURS.

LA GLOIRE.

LE GÉNIE *Tutélaire de la Theſſalie.*

ALCESTE.

UN THESSALIEN.

L'AMOUR.

ACTEURS DANSANS.

L'Envie & quatre Furies.

Theſſaliens & Theſſaliennes de differentes conditions. Les Ris, les Jeux, &c.

La Scene eſt à Jolcos en Theſſalie.

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de Monſieur le DAUPHIN.

SCENE PREMIERE.

LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.

JE ſuis d'une ſatisfaction, d'une joie...

LE GÉNIE.

Que vous eſt-il donc arrivé ?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande

vilaine créature qui me déteſte. Non, je ne crois pas m'être jamais ſi bien divertie ; je l'ai perſiflée, excédée, déſeſpérée...

LE GÉNIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaiſir de femme ! eh, quelle eſt-elle ?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille eſt élancée ; elle a le coû long & ſec, la peau livide, le regard louche, les joues creuſes, le nez ſerré, & la bouche platte ; ſes cheveux reſſemblent à des ſerpens ; une petite coëffe blanche nouée avec un ruban couleur de roſe ſous ſon menton pointu, beaucoup de rouge & des mouches, achevent de lui compoſer une figure très-bien aſſortie à ſon caractere : la reconnoiſſez-vous ?

LE GÉNIE.

Parbleu, c'eſt l'Envie.

LA GLOIRE.

Elle même. Sa voiture étoit traînée par six chauve-souris, deux singes lui servoient de pages, & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit dû chasser il y a longtemps de ses États.

LE GÉNIE.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle sembloit s'être bannie, & qui ne peuvent offrir à ses yeux que des objets désespérans?

LA GLOIRE.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter; mais, comme il n'étoit pas possible que je ne l'eusse apperçue, elle a pris le parti de m'aborder; & ma balbutié doucereusement & avec des yeux que la lumiere fait toujours clignoter, je ne sçais quel compliment, des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert, négligemment, d'un ton leger, & tout de

ſuite, pour commencer ſon tourment, avouez, lui ai-je dit, que ces ſuperbes Dômes, ces magnifiques Palais, ces vaſtes Jardins aux bords de ce Fleuve, forment un aſpect, un coup d'œil bien admirable. Ne diroit-on pas que cette Ville eſt la Capitale des Nations ? Les Arts, les Sciences, les Fêtes, les Spectacles y varient ſans ceſſe les amuſemens & les plaiſirs. N'êtes-vous pas ſurtout frapée de cet air d'enjouement & de galeté qui regne ſur tous les viſages ? De cette joie vive qui ſemble diſtinguer ce peuple, & qui prend ſans doute ſa ſource dans la douceur & la bonté de ſon caractere ? Chaque mot que je prononçois, chaque remarque que je lui faiſois faire, étoit un coup de poignard qui déchiroit ſon cœur ; je prenois plaiſir à enfoncer, à agiter le poignard en la regardant malignement, & mon ame ſavouroit à longs traits le dépit &

l'amertume qui flétrissoient la sienne.

LE GÉNIE.

Il faut avouer que quand les femmes se haïssent, elles se haïssent bien !

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire ? Est-il donc nécessaire d'avoir un sexe pour bien haïr cette Mégere ?

LE GÉNIE.

Je crains quelqu'évenement funeste.

LA GLOIRE.

Quel évenement ? N'a-t-elle pas vû que tous ses efforts contre la Thessalie dont vous êtes le Génie tutélaire, ont toujours été impuissans ? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les Nations voisines, que les Thessaliens assoupis dans la molesse, offrent une conquête aisée ? Ces Nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple qui paroît si superficiel, si frivole, qui semble ne s'occuper que de ris, de jeux & du soin de plaire, dès que je

l'appelle, vole, s'élance au milieu des dangers, & couvert de sang & de poussiere, est aussi fier en affrontant la mort, qu'il est doux, généreux & bienfaisant après la victoire.

LE GÉNIE.

Gloire adorable, que je vous embrasse ! Ce n'est pas pour l'éloge, il est dû ; mais c'est qu'il est parti du fond du cœur ; je vois que vous nous aimez véritablement, & vous avez bien raison ; vous n'êtes jamais si charmante que parmi nous. Sourcilleuse, hautaine, & comme empoisonnée dans votre grandeur, chez les autres Nations, vous y affectez la morgue & la gravité ; ici, vous êtes simple, unie, vive, badine, on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh, ne l'ai-je pas toujours été ?

LE GÉNIE.

Eh bien, ma chere compatriote,

trouvez bon que je vous dise que l'Envie ne venant pas sans doute ici sans quelques mauvais desseins, vous n'auriez pas dû, par vos discours, exciter encore sa rage contre Admette & contre Alceste qu'elle sçait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'est plus aisé à raccommoder; je lui donnerai ce soir un grand souper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y rassemblerai.

LE GÉNIE.

Oh, cessez donc un instant de plaisanter.

LA GLOIRE.

A sa droite, elle aura cette grosse Céphise, toujours si bien fournie d'anecdoctes contre son sexe; aussi connue par sa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de cour, que par ses noirceurs continuelles & ses tracasseries; à qui l'on croit de l'esprit,

mais qui n'a au plus que ce jargon que donne aux plus ſottes un long uſage de galanterie, d'intrigues & de petits ſoupers. A ſa gauche, je placerai ce fade & hideux Straton, qui toujours malade à l'armée, faiſoit les campagnes ſans ſervir; bas à la Cour, frondeur à la ville, répétant ſans ceſſe que du temps du feu Roi, on auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne ſont pas écoutés. A ces deux perſonnages je joindrai Licas, ce petit Sénateur ſi laid, ſi maigre, ſi opiniâtre, ſi dénigrant, ſi hautain, qui crache loin, qui voit de près, cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui de laſſitude on ſemble avoir laiſſé la permiſſion d'être inſolent. Enfin, le faſtidieux Soſtrate, qui a la taille ſi allongée & les lumieres ſi courtes, l'action ſi vive & l'eſprit ſi froid, qui

se pique d'avoir toujours les plus belles manchettes, les plus beaux bijoux, de juger au mieux des habillemens des Acteurs, des Actrices, des modes nouvelles, des rubans, des taffetas de l'année ; en un mot, encore plus bégueule qu'il n'eſt fat.

LE GÉNIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit compoſer quatre convives bien amuſans.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle me ſçaura ſans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit enſemble ſans s'eſtimer, même ſans s'amuſer ; qu'à ces petits ſoupers ſi vantés, la joye n'eſt qu'extérieure, & la converſation qu'un tiſſu de plaiſanteries amenées avec art, d'épigrammes manquées, de fades ironies, de plats jeux de mots & de grands éclats

de rire triſtes & forcés. Qu'un luxe mauſſade & la fantaiſie pour les colifichets, ont ſuccédé à la vraye magnificence. Que les Auteurs, par l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont toujours auſſi loin de la nature que les Acteurs par leur démarche empezée, leurs cris, leurs grimaces & leurs contorſions. Que les jeunes gens, vuides d'idées, parlant ſans ceſſe ſans rien dire, étourdis ſans agrémens, bruyans ſans gayeté, ricanneurs ſans ſujet, méchans par air, railleurs ſans eſprit, peu ſenſibles aux qualités du cœur, ne meſurent leur conſidération que ſur le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront...

LE GÉNIE.

Oh, Madame, ces quatre plats cenſeurs ajoûteront ce qu'ils voudront; je leur dirai, moi, que l'on n'étouffe cet amour ſi naturel pour la patrie, &

qu'on ne cherche à déprimer ſa Nation que par le dépit de ſentir en ſoi-même qu'on y eſt & qu'on doit y être mépriſé ; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils ſe plaiſent à relever, ne ſont que paſſagers, & n'altèrent point le fond du caractere général. Mais tandis que je m'amuſe ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins ; je vais l'obſerver & tâcher de faire échouer ſes mauvais deſſeins.

LA GLOIRE.

Pour moi qui ne m'allarme pas ſi aiſément, je vais me divertir à voir danſer cette troupe de jeunes amans dont j'entends les concerts.

SCENE II.

Une Troupe de Theſſaliens & de Theſſaliennes forment des danſes. L'Envie qui arrive avec quatre Furies, les épouvante & les chaſſe. Elle lance un dard, & dans l'inſtant il s'éleve une vapeur épaiſſe qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ſes Furies ſe retirent, après avoir marqué, par une danſe caractériſée, les divers mouvemens qui les agitent.

LA GLOIRE, *ſeule.*

CEs Furies, ce nuage épais, ce dard que cette Megere a lancé, ſes regards où brilloit une joye perfide & cruelle, & qui ſembloient me braver, tout m'annonce que ſa rage contre ce peuple vient de ſe ſignaler par quelques nouveaux forfaits... J'entends des cris, des gémiſſemens...

SCENE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIEUX juſtes ! Dieux tout-puiſſans, prenez-nous plûtôt pour victimes !

LA GLOIRE.

Où courez-vous ? Quel trouble vous agite ?

LE THESSALIEN.

Ah ! Madame, Admette...

LA GLOIRE.

Eh bien ?

LE THESSALLIEN.

Il touche à ſon dernier moment ! Cette vapeur empeſtée, qui s'eſt tout tout à coup répandue autour du Palais, a porté dans ſon ſein le poiſon le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie ! Elle vous a vûs, généreux Theſſaliens, enviſager ſans effroi vos propres dangers & toutes les horreurs d'une guerre ſanglante ; ſa rage ingénieuſe a ſçu choiſir l'endroit ſenſible ; c'eſt dans votre amour pour vos Rois, c'eſt au fond de vos cœurs qu'elle puiſe aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit conſacré ſes jours ; pour les conſerver, que ne dois-je pas faire, que ne vais-je pas tenter ! Non, je ne ſçaurois croire que les Dieux veuillent borner ſi près de leur courſe, d'auſſi belles deſtinées.

Elle ſort.

SCENE IV.

LE THESSALIEN, *ſeul.*

QUELS inſtans !.. ô mon Prince ! ô mon Maître !.. Chaque cri que j'entends me glace d'effroi. Je n'oſe tourner les yeux vers ce triſte Palais. Famille Auguſte ! Tendre Mere ! & vous Épouſe ſi chérie, malheureuſe Alceſte, quelles doivent être vos allarmes !.. Mais que vois-je !.. ô Ciel, c'eſt elle ! elle vient... Quel ſpectacle touchant !

SCENE V.

ALCESTE, LE GÉNIE, LE THESSALIEN.

ALCESTE *au* GÉNIE *qui veut l'empêcher d'approcher des nuages qui obſcurciſſent le fond du Théâtre.*

VOus m'arrêtez ! vous me fermez le paſſage ! vous voulez m'empêcher de le voir, de l'embraſſer, de le ſecourir !

LE GÉNIE.

Votre préſence ne pourroit qu'aigrir les douleurs de votre Époux, & ne lui ſeroit d'aucune utilité. J'ai raſſemblé près de lui les Mages les plus habiles dans l'Art de diſſiper le venin qui menace ſes jours ; repoſez-vous ſur leur expérience, & ne cherchez point en expoſant votre vie...

ALCESTE.

ALCESTE.

Eh, si je le perds, que m'importe la vie! quoi, mon Epoux est prêt à périr & je l'abandonnerois! je ne lui donnerois pas tous mes soins! je ne l'arroserois pas de mes larmes! je n'aurois pas du moins la consolation de lui faire voir que la mort ne peut nous séparer! cessez de me retenir....

LE GÉNIE.

Songez, Madame, que pour ménager si peu votre vie, elle est trop chere à l'Auguste Famille de votre Epoux, trop précieuse à ce peuple qui vous adore; que vous devez la conserver pour veiller sur l'enfance de votre fils, pour lui inspirer vos vertus; songez que les Dieux veulent une résignation entiere à leurs décrets, quelques rigoureux qu'ils puissent être, & que votre désespoir ne pourroit que les irriter.

ALCESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenser des transports d'une Epouse éperdue ! N'es-ce pas les respecter & leur obéir ; que de suivre les loix de son devoir & d'une tendresse légitime ! Est-il aucune considération, aucune crainte qui doive m'éloigner de ce cher objet à qui le ciel & l'hymen m'ont unie ? Est-il aucun péril qui puisse me dégager des soins que je lui dois ? Hélas, * sa vie est tout pour son fils, pour son peuple, pour l'univers, & la mienne n'est rien ! Que sçais-je ? Ce n'est peut-être pas son sang, mais le mien que demandent les Dieux ? Peut-être le venin passant dans mon cœur, s'éloignera du sien ?

* On rapporte ici les propres paroles de Madame la DAUPHINE.

Je sauverai ses jours en lui sacrifiant les miens ; je mourrai, mais il vivra. Venez, secondez ma gloire, mon devoir, mon amour.

SCENE VI.

LE GÉNIE, ALCESTE, LA GLOIRE, L'AMOUR *sous la figure d'un Mage.*

LE GÉNIE *à Alceste.*

CE seroit être barbare que de vous obéir. D'ailleurs vous voyez que ces nuages augmentent, s'étendent & deviennent à chaque instant plus épais. Comment ne pas s'égarer, & quel flambeau pourroit luire à travers ces ténebres ?

ALCESTE.

Ah ! je le vois, je n'en puis douter, mon Epoux n'est plus ! vous ne me

parlez ainſi, vous ne me retenez que pour me cacher quelque temps toute l'horreur de mon ſort; & tâcher de m'y préparer. Ai-je pû m'y laiſſer tromper!... cher Prince... ô ciel... je ſuccombe...

LA GLOIRE.

Madame, il vit encore. Il faut céder à vos larmes. Venez, ce Mage & moi nous guiderons vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point! je verrai, j'embraſſerai mon Epoux, j'adoucirai ſes maux, je partagerai ſes peines, & s'il faut que je périſſe dans de ſi nobles ſoins, dumoins, juſqu'au dernier moment, je lui aurai marqué ma tendreſſe.

LE GÉNIE.

Où courez-vous, malheureuſe Princeſſe?

L'AMOUR, *ſous la forme d'un Mage.*

Elle ſuit la Gloire, & les Dieux ſont

trop justes pour ne pas récompenser tant de vertus.

LE GÉNIE.

Ah, les Dieux l'envieront à la terre!

La Gloire, l'Amour & Alceste entrent dans les nuages qui les enveloppent.

SCENE DERNIERE.

LE GÉNIE, *seul.*

AVEC quelle fermeté, quel courage, elle brave la mort dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaisirs! Qu'un cœur si magnanime est respectable! Qu'il est digne du sang qui l'a formé!

On entend une douce symphonie.

Mais, quels doux accens succedent aux cris de la douleur? Une lumiere vive & brillante perce à travers ces nuages. Elle les écarte.

L'Amour, toujours sous la forme d'un

VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite,
Nicaise & la timide Annette
Passoient ensemble tout le jour.
Un seul instant fçut les instruire ;
L'un prend la main, l'autre soupire :
Leur cœur s'éclaire au Flambeau de l'Amour.

Aminte sensible à l'outrage
Que lui fait un Amant volage,
Promet de n'aimer de ses jours.
Qu'un nouvel Amant presse Aminte ;
Sa fierté, son dépit, sa crainte,
Tout se dissipe au Flambeau des Amours.

Mon voisin & sa ménagere,
Sur la cause la plus légere,
Sont en querelle tout le jour.
Pour eux le soir est sans nuage ;
Les chagrins, les soins du ménage,
Tout se dissipe au Flambeau de l'Amour.

FIN.

LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET

EN UN ACTE.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27 Juin 1753.

A

MADEMOISELLE DE B***

NE ſoyez point ſi fâchée, ma chere Henriette, contre les Mythologiſtes ; ils n'ont dit que Prométhée avoit formé l'homme avant la femme, que par ce qu'il eſt naturel de penſer qu'on ſe perfectionne en travaillant : ſi l'on vous montroit deux ſtatues du même artiſte, ne croiriez-vous pas que celle qui vous paroîtroit la plus parfaite, auroit été faite la derniere ? Hier, les yeux attachez ſur vous, & dans cet enchantement que vous ſeule pouvez m'inſpirer, je ſentis tout à coup un trait de lumiere qui

penetroit mon ame & l'éclairoit ſur ces premiers temps du monde : en voici la véritable hiſtoire ; je ne la ſavois pas, quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux, après avoir débrouillé le cahos, regarderent la Terre ; elle étoit bien belle alors ; le déluge l'a bien changée ! Ils penſerent à lui donner des habitans dignes d'elle ; ils créerent des femmes. Chacune, ſelon ſon goût, ſe choiſit une habitation, & bientôt on les diſtingua par les noms de Nymphes, de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs, les prairies & les jardins ; les Naïades ſe plaiſoient aux bords des rivieres & des fontaines ; les Driades préferoient l'ombre & le ſilence des forêts. Les Dieux quitoient ſouvent l'Olimpe : il eſt plus doux d'être aimé que d'être adoré, & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureuſement Prométhée, un des Titans, devint amoureux d'une Nymphe ; il ne put s'en faire

aimer ; il étoit fier ; son amour se changea en haine contre toutes les femmes, & sa jalousie naturelle contre les Dieux, se réveilla. Pour se venger, il forma l'homme dont le caractere imperieux & tirannique annonce assez son origine Titanne. Jupiter previt tous les maux que ce nouvel être alloit causer sur la Terre ; il punit Promethée, & l'enchaîna sur le Mont Caucase. Voilà, ma chere Henriette, l'histoire de ces premiers tems, & telle que nous l'aurions, si les femmes n'avoient pas negligé de l'écrire. Vous rêverés peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphe, une Driade, ou une Naïade ; mais vous ne rêverés jamais, quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.

PRÉFACE.

JAMAIS les danſes, à nos ſpectacles, n'ont été exécutées avec autant de préciſion, de legereté, de graces & d'élegance, qu'elles le ſont aujourd'hui ; cependant elles ne nous affectent que très foiblement, parce que ne formant point l'enſemble d'une action, elles ne ſont ordinairement qu'un compoſé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'eſprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danſes, intimement liées au ſujet, en feroient partie, & ſeroient des Scenes auſſi

expreſſives que ſi elles étoient dialoguées. Cette Piece, malgré mes foibles talens, eut le plus grand ſuccès ; il engagera ſans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.

ACTEURS.

MERCURE.

PROMÉTHÉE.

LA FOLIE.

ACTEURS DANSANS de différens caractères.

La Scene eſt ſur la Terre.

LES HOMMES;

COMEDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre repréſente une Forêt ; on voit pluſieurs Statuës au milieu d'un rond d'arbres ; Promethée deſcend du Ciel, un flambeau à la main ; Mercure le ſuit.

MERCURE.

JE t'ai vû dérober le feu du ciel, & deſcendre ſur la terre ; je t'ai ſuivi ; quel eſt ton deſſein ?

PROMETHÉE.

Tu le ſçauras.

MERCURE.

Je veux le ſçavoir à l'inſtant, ſinon je

remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter...

PROMÉTHÉE.

Je t'ai crû de mes amis ?

MERCURE.

Si tu m'as crû de tes amis, pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire ?

PROMÉTHÉE, *ironiquement*.

Mercure aime bien les confidences ! Allons, il faut satisfaire ta curiosité, & te conter mon aventure. Je suis devenu amoureux de Minerve ; je n'osois me déclarer ; je m'avisai hier, sçachant qu'elle devoit venir se promener dans cette Forêt, de prendre de l'argile, d'en détremper & de former un groupe où j'étois représenté travaillant à sa Statuë. De petits Amours m'entouroient ; l'un avec son Flambeau m'éclairoit sur mon ouvrage, tandis que les autres me présentoient les instrumens qui m'étoient

nécessaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vûe de ce galant Chef-d'œuvre ?

PROMÉTHÉE.

Elle le considera avec beaucoup d'attention ; la joye brilloit dans ses regards ; je me crus au comble de mes vœux ; je me jettai à ses genoux...

MERCURE.

Eh bien ?

PROMÉTHÉE.

Eh bien ? Prométhée, me dit-elle, je ne dois pas être moins surprise qu'offensée de votre audace ; je voudrai bien l'oublier à condition qu'à la place de ces Statues, que je vous ordonne de brifer à l'instant, vous en ferez d'autres ; vous les animerez du feu du Ciel ; les tems sont venus où l'homme doit naître.

MERCURE.

Que veux-tu dire l'Homme ?

PROMÉTHÉE.

Oui, l'homme & la femme : c'eſt ainſi qu'elle m'a dit de nommer, lorſque je les aurai animées, ces Statues que tu vois, & que j'ai faites pour lui obéir.

MERCURE.

Mais ſonge donc que ce ſeroit repeupler la terre.

PROMÉTHÉE.

Eh quel mal y aura-t'il qu'elle ſoit repeuplée ?

MERCURE.

Quoi, lorſque Jupiter vient de détruire les Titans ?

PROMÉTHÉE.

Il a détruit les Titans, qui ſe confioient ſur leur force, bravoient les Dieux, & même oſerent leur déclarer la guerre ; mais des Etres auſſi foibles que le ſeront ceux-ci.

MERCURE.

On peut être foible & insolent.

PROMÉTHÉE.

Oh j'assurerois qu'à peine entendront-ils gronder son tonnerre, que nous les verrons tremblans, saisis d'effroi, nous bâtir des Temples, nous élever des Autels...

MERCURE.

C'est-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte?

PROMÉTHÉE.

Et par amour, ayant la raison en partage.

MERCURE.

La raison?

PROMÉTHÉE.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi, borne-les à l'instinct, ils en seront plus raisonnables.

PROMÉTHÉE.

Tu plaisantes, mais si je te prouvois

que leur existence nous sera très-utile.

MERCURE.

Eh à quoi ?

PROMÉTHÉE.

Ecoute, soi dit entre nous, on s'ennuie souvent dans l'Olimpe.

MERCURE.

Oh souvent.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi nous ennuions-nous ?

MERCURE.

Ma foi, je ne sçais, car il me semble qu'étant des Dieux...

PROMÉTHÉE.

Nous sommes des Dieux, il est vrai, mais soumis au Destin qui se plaît sans doute à nous faire sentir que nous ne sommes pas faits uniquement pour nous, & que dans le rang suprême on doit s'occuper du plaisir de faire des heureux : or ces petits Etres repandus sur la terre, nous en procureront à chaque instant

les occasions ; l'innocence de leurs mœurs, la candeur de leur caractère, leur vertu, leur bonne foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi te prévenir contre eux ?

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur !

PROMÉTHÉE.

Tu n'en peux pas juger, puisqu'ils n'existent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils existeront.

PROMÉTHÉE, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des Statues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

MERCURE.

Et tu te feras attiré la colere de Jupiter... Qu'eſt-ce que cette harmonie?

PROMÉTHÉE.

Elle eſt ſans doute occaſionnée par les efforts que fait la flamme celeſte pour pénétrer, s'étendre, & s'inſinuer dans les differentes parties de cette figure... Vois comme elle commence à ſe mouvoir... Elle ouvre les yeux... Le feu divin y brille... Ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions inviſibles, & que nous ne paroiſſions qu'après avoir joui de ſa ſurpriſe à la vûe du Ciel, de la Terre, de ce ruiſſeau, de ces arbres, de cette verdure.

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette premiére Statuë, par ſes attitudes & ſes pas, marque ſa ſurpriſe & ſon admiration, Prométhée, par ſes geſtes, marque combien il eſt ſatisfait

ſatisfait de ſon ouvrage, & tache de faire entrer Mercure dans ſa joie. Il anime une ſeconde Statuë, qui eſt encore celle d'un homme, & qui exprime, à la vûe du Ciel & de la Terre les mêmes mouvemens de ſurpriſe que la premiére ; enſuite ils s'apperçoivent, courent l'un à l'autre, s'embraſſent & ſe donnent tous les temoignages de l'amitié la plus vive.

PROMETHÉE, *à Mercure qui regarde froidement.*

Quoi tu parois inſenſible à ce ſpectacle, à cette ſimpathie, à cette tendre amitié qui les a d'abord unis ?

Il anime une troiſiéme Statuë : c'eſt celle d'une femme ; elle ne conſidére qu'un moment le Ciel & la verdure ; ſes regards tombent & s'arrêtent bientôt uniquement ſur elle ; elle examine, avec une ſecrette complaiſance, ſa taille, ſes mains, ſes bras... Elle va ſe mirer dans un baſſin que forme une chûte

d'eau au bord de la couliſſe. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle : charmée à ſa vûe, elle lui fait d'innocentes careſſes. L'autre, qui eſt reſté au bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelque tems, s'approche. Elle lui fait les mêmes careſſes qu'au premier ; la jalouſie naît entre eux ; la coquetterie de la femme l'augmente ; ils deviennent furieux, & ſe menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, pourſuit l'autre hors de la vûe du ſpectateur, la femme continuë de ſe mirer ; ils reparoiſſent avec des Maſſues ; elle tâche de les adoucir. Après différens mouvemens qui peignent également l'amour, la jalouſie, la coquetterie, & la fureur, ils ſortent tous les trois du Théâtre.

MERCURE.

Eſt-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les

autres ? Tu ne parois pas content de tes enfans ?

PROMETHÉE.

Mes enfans ? Ah je les renie.

MERCURE.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de satisfaction ?

PROMETHÉE.

Les autres ? Quoi tu me crois assez fou pour animer le reste de ces Statues ?

MERCURE.

Il ne faut pas te rebuter.

PROMETHÉE.

Eh ne plaisante point, lorsque tu me vois dans l'embarras ; je crains que Jupiter, justement indigné de l'ouvrage, ne veuille m'en punir.

MERCURE.

Je suis ton ami, & je vais te le prouver par un bon conseil. Pour te mettre à l'abri de sa colere, il faut tâcher d'intéresser les Déesses & quelques-uns des Dieux à la sottise que tu viens de faire.

PROMETHÉE.

Eh comment veux-tu que je les y intereſſe ?

MERCURE.

Ecoute : avant que Jupiter, en lançant ſes foudres, eût détruit tout ce qui reſpiroit ſur la terre, tu ſçais qu'il n'y avoit pas une Déeſſe qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroiſſoit aimer à la folie, qu'elle careſſoit ſans ceſſe, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré tous leurs défauts. Ces animaux ſi chéris ne ſont plus ; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos Déeſſes que tu as voulu les en dédommager, en leur conſacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMETHÉE.

Ton idée me plaît aſſez, & pourroit, je crois, réuſſir.

MERCURE.

Je te reponds du ſuccès : je dois con-

noître la Cour celeſte & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curioſité, la nouveauté, les gouts de caprice, & les fantaiſies de mode : fournis-moi ſeulement des humains bien ridicules, & ne t'embaraſſe pas, je leur promets des Protecteurs. Voyons, examinons, choiſiſſons parmi ces Statues ; je devinerai aiſement à la phiſionomie, & ſans craindre de me tromper, quel ſera le caractére de chacune. Commençons par celle-ci qui eſt la plus proche & dont le corps eſt aſſez noblement malfait... Que dis-tu de cet air, de ces traits.

PROMETHÉE.

Ma foi, je t'avoue que je ne ſçais qu'en dire, tant ils me paroiſſent équivoques, confus, enveloppés ; je n'y vois rien de net ; il me ſemble que j'y démêle tout à la fois de la préſomption & de l'affabilité ; de la baſſeſſe & de la hauteur ; de l'orgueil & de la fou-

pleſſe ; un ſourire perfide à travers un accueil careſſant... Faudra-t-il l'animer ?

MERCURE.

Sans doute, & la conſacrer à Janus à deux viſages.

PROMETHÉE.

J'entends, ce ſera un homme de cour.

Il s'aproche d'une autre Statue.

Voilà une aſſez jolie tête ?

MERCURE.

Je t'aſſure que ce n'en ſera pas une bonne. Il faudra préſenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien aſſez genti, qui aura du babil, & qui ſera très-propre à la toilette des femmes, ſoit pour entrer dans toutes les minuties de leurs ajuſtemens, ou pour conter la nouvelle du jour.

PROMETHÉE.

A qui le deſtines-tu ?

MERCURE.

Sa taille mince & flutée, ſa tête

qu'il tient ſi droite, ſes longs cheveux & un certain petit air précieux, ſemillant & minaudier, me décident... à Themis, ce ſera un de ſes jeunes éleves.

Examinant une troiſiéme Statue.

Oh, regarde cette figure !

PROMETHÉE.

Elle n'eſt pas prévenante.

MERCURE.

Vois ce front étroit & ce large viſage, ces ſourcils épais, cet air bruſque & trivial, cette taille courte, ces groſſes jambes & ces petits bras... Le beau préſent à faire !

PROMETHÉE.

A qui ?

MERCURE.

A Plutus.

PROMETHÉE.

Tu es heureux en dédicaces ; mais je crains que la flamme céleſte n'ait de la peine à pénétrer dans cette maſſe-là.

MERCURE.

Qu'importe : il suffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Promethée anime ces trois Statues ; l'homme de cour danse d'un air fastueux, & l'éleve de Thémis, en minaudant. Au son de l'or que le favori de Plutus, qui s'est animé lentement, remue dans son chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le caresser avec bassesse ; il se débarasse d'eux d'un air brusque ; ils le suivent, & tous les trois sortent de dessus la Scene.

MERCURE, *regardant une quatrième Statue qui paroît celle d'un petit homme vétu à la Moresque.*

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette Figure au teint le plus rembruni ?

PROMETHÉE.

Ma foi, je ne sçais ; je ne me rappelle pas même l'avoir faite ; je travaillois de caprice ; je voulois varier les

phiſionomies, & ſur la fin de l'ouvrage j'avois la tête ſi fatiguée...

MERCURE.

Anime-la : je crois qu'elle nous divertira.

Promethée la touche de ſon flambeau ; c'eſt la Folie qui s'élance auſſi-tôt en danſant avec un tambour de baſque.

MERCURE.

Je n'y connois rien ; rendons-nous viſibles ; la flamme celeſte, & ſurtout communiquée par des Dieux, doit lui donner aſſez d'idées & de connoiſſances pour comprendre aiſément tout ce que nous lui dirons.

LA FOLIE, *feignant de la ſurpriſe en les voyant.*

Ah !.. dites-moi, je vous prie, qui ſuis-je, qu'étois-je & qui êtes-vous ?

MERCURE.

Tu étois, il n'y a qu'un inſtant, au nombre de ces Statues ; tu es un homme à préſent ; nous ſommes des Dieux qui t'avons donné la vie.

LA FOLIE.

Je vous ſuis bien obligé. Aparemment que vous allez auſſi la donner à toutes ces autres Figures ?

MERCURE.

Non. La tienne nous a paru plaiſante ; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je ſerai ſeul ?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE

Eh, que ferai-je ſeul ?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la nature.

LA FOLIE.

Admirer... toûjours admirer... j'aimerois mieux rire.

PROMETHÉE.

Eh bien tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous ? Il me ſemble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être

pas triſtes... De grace donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bien-tôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi ?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton eſpéce ont le cœur ſi méchant qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne chercheroient qu'à ſe nuire, à ſe tromper, à s'opprimer, à ſe détruire.

LA FOLIE, *réfléchiſſant.*

Si je ſuis ſeul, je m'ennuirai... ſi j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à ſouffrir... Eh mais, la vie n'eſt pas un ſi beau préſent que je croyois.

MERCURE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement : raiſonnons.

MERCURE.

Tu es bien insolent de vouloir raisonner?

LA FOLIE.

Je suis comme vous m'avez fait.

PROMETHÉE.

Jouis des faveurs des Dieux, & ne raisonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien, sans raisonner, permettez-moi de vous demander si vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez, ne fût aussi méchant que vous le dites?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour propre, l'amour de soi-même, & cela n'est pas possible.

LA FOLIE.

Eh mais, l'amour de soi-même doit rendre honnêtes gens?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injus-

tes, envieux, médiſans, hautains, orgueilleux...

LA FOLIE.

Orgueilleux ! eh de quoi entre animaux de même eſpece ?

MERCURE.

Oh de quoi ? ma Statue, diroit l'un, a été animée des premiéres ; la mienne, diroit un autre, eſt d'une terre rare & choiſie...

LA FOLIE.

Parlez vous ſérieuſement ?

MERCURE.

Trés-ſérieuſement, & ſi nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fait.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers camarades me feront rire ! Tenez, je ne ſçais ſi c'eſt une opération de votre divine préſence, mais je ſens que tout à coup mes idées ſe développent au point de me faire imaginer un

moyen de me divertir, de bien vivre avec eux, & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh quel eſt ce moyen ?

LA FOLIE.

Je les aſſemblerai de temps en temps dans quelqu'endroit, & là je copierai, je contreferai leurs airs, leurs façons, leurs défauts, leurs ridicules...

MERCURE.

Tu eſperes t'en faire aimer en te mocquant d'eux ?

LA FOLIE.

Sans doute : leur malignité ſera flattée, amuſée de mes portraits ; chacun les appliquera à ſes voiſins, & l'amour propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoiſſe.

PROMETHÉE.

Mercure, voilà un raiſonneur... Je commence à ſoupçonner...

Ils l'examinent de plus près ; elle ôte ſon maſque & leur rit au nez.

Ah !.. Eh c'eſt la Folie !

LA FOLIE.

Elle même.

PROMETHÉE.

Pourquoi ce déguiſement ?

LA FOLIE.

Eh mais, pour me mocquer de toi & me divertir un moment avant que de t'aprendre ce qui vient de ſe paſſer dans l'Olimpe.

PROMETHÉE.

Jupiter eſt-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit, te menaçoit : j'ai eu la généroſité de prendre ton parti : cela a paru d'abord le trait d'une folle, n'étant pas d'uſage, comme tu ſçais, à la Cour céleſte, de parler pour quelqu'un qui tombe en diſgrace, fût-il notre bienfaiteur, notre plus intime ami. Promethée, ai-je dit, a-t'il animé ces Statues dans le deſſein de nous offenſer ? Non, il n'a voulu que plaire à Minerve, à la Déeſſe de la Sageſſe,

qui avoit imaginé ces nouveaux Etres pour avoir le plaiſir de les gouverner. Si leur exiſtence eſt un mal, c'eſt donc à elle ſeule qu'il faut s'en prendre, & pour la mortifier & la punir, il n'y a qu'à ordonner que ce ſera moi qui les gouvernerai. Voilà mon diſcours : Jupiter m'a ſouri, & tout de ſuite a déclaré qu'il me donnoit dès-à préſent, & à jamais, la direction générale de toutes les têtes de ce monde ſublunaire. (*à Mercure.*) Tu me regardes ? Serois-tu un Dieu aſſez bête pour ne pas ſentir toute la ſageſſe de ce décret ? Songe donc que ſi Minerve avoit gouverné les hommes, elle leur auroit inſpiré de la douceur, de la modération, les auroit fait vivre tous dans une égale abondance ; qu'alors, n'ayant pas beſoin les uns des autres, chacun ſeroit demeuré enſeveli dans un ſtérile repos, & que par conſéquent l'univers ne ſe ſeroit point

embelli ; au lieu que leur amour propre, guidé, echauffé par mon genie, rendra toutes leurs passions vives & agissantes ; l'ambitieux dépouillera son voisin, & sera dépouillé par un autre ; il faudra des loix, des honneurs, des emplois ; il y aura des riches, des pauvres ; l'industrie naitra de l'indigence & sera la mere des arts, des sciences, du commerce ; on bâtira des villes, de superbes palais ; la mer se couvrira de vaisseaux...

MERCURE.

Je crois, ma foi, que la folle a raison.

PROMETHÉE.

Je le crois, aussi, & je ne serois plus si fâché contre mon ouvrage, si j'étois sûr que Jupiter me pardonnât.

LA FOLIE.

Eh ne crains rien. Tous les Dieux ne sont-ils pas intéressés à parler en ta faveur ? Venus, Mars, l'Amour, Apollon, Momus, & notre ami Mer-

cure. L'heureux évenement pour lui ! Parmi les mortelles, il y en aura sans doute de jolies ; il a l'esprit souple, adroit, insinuant ; Jupiter le députera...

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah, mon ami, je te vois dans peu de tems plus en credit, plus brillant à la Cour céleste, que ceux même qui se sont le plus signalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On est dispensé de répondre aux discours de la Folie. (*A Promethée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olimpe. *Il part.*

LA FOLIE.

Jusqu'au revoir, Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces Statues, réfléchissons un peu. Il est de mon honneur, & de celui de mon sexe, que

les hommes ſoient ſubordonnés aux femmes ; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie, voyons, cherchons quelque moyen... Je penſe... oui... fort bien... à merveilles, & je m'admire ! Jupiter tient quelquefois conſeil, pendant trois heures, avec toutes les groſſes têtes de l'Olimpe, ſans pouvoir prendre un parti : moi, tout d'un coup, dans la minute, je viens de trouver un arrangement dont les deux ſexes ſeront également ſatisfaits. Hommes, naiſſés, & que votre premier hommage à la Folie ſoit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien ſuperieurs aux femmes. Emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puiſſance. Mes cheres compagnes, naiſſez pour paroître ſoumiſes, mais en effet pour commander à ces prétendus chefs de la ſociété. Je vois le guerrier vous conſacrer ſes tro-

phées, le Financier aporter à vos pieds ſes tréſors, & le Magiſtrat y dépoſer ſa gravité, ſa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous diſpoſerez des cœurs & ſerez avec moi les divinités de la terre.

Elle ſecoue le flambeau; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

LA FOLIE.

Voilà donc les hommes ſortant des mains de la nature! Qu'ils ont l'air peſant, & groſſier! Il faut eſperer que mon ſexe les polira & leur communiquera un peu de ſa vivacité.

Elle anime les Femmes ſur une muſique plus douce & plus legere. Les Hommes dont les ſens ſont auſſi-tôt frappés à la vûe des femmes, courent à elles avec tout le feu des déſirs. Elles ſe deffendent de leurs careſſes & les repouſſent avec modeſtie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoit à leurs

ailes ; le premier a le caſque & la cuiraſſe ; le ſecond la perruque quarrée & la robbe de magiſtrat ; le troiſiéme eſt doré comme Plutus, & le quatriéme n'a qu'une petite perruque ronde, avec un petit manteau d'abbé ſur l'habit couleur de chair des amours. Ils s'approchent des femmes & leur préſentent des guirlandes de fleurs d'un air ſoumis & reſpectueux. Ils reprochent enſuite aux hommes, par leurs geſtes & leur danſe pittoreſque, leurs manieres vives & bruſques, & finiſſent par leur enſeigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & ſe faire aimer. Les hommes, inſtruits par les amours, ſe mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec les guirlandes.

DIVERTISSEMENT.

ARIETTE.

HEUREUX Mortels, nés pour nous obéir;
L'empire de vos Souveraines
Eſt fondé ſur les loix que dicte le plaiſir:
Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

Air leger.

Le joug que l'on vous impoſe
Eſt ſi leger & ſi doux,
Que votre Vainqueur s'expoſe
A le partager avec vous.

Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

ARIETTE *legere.*

Chantons, célébrons la Folie;
La gaieté vole ſur ſes pas,
La volupté naît dans ſes bras;
Et le plaiſir lui doit la vie.

Chantons, &c.

Chaque femme danſe avec l'homme ſur lequel elle a jetté les yeux, avec un air de dignité qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari.

VAUDEVILLE.

SUIVEZ l'Amour & la Folie,
Vous goûterez un fort charmant :
L'Amour eſt l'ame de la vie,
La Folie en fait l'agrément :
La Raiſon jalouſe en vain gronde :
Fermez l'oreille à ſes diſcours :
Sans la Folie & ſes Amours,
Que deviendroit le monde ?

A jeune fillette, une mere
Deffend toujours d'aller aux bois :
Mais on ſe rit de ſa colere
Et l'on s'échappe en tapinois.
L'Amour fait le guet à la ronde ;
Les Sylvains ſont vifs & charmans.
Si l'on écoutoit les mamans,
Que deviendroit le monde ?

Une jeune Actrice.

A mon âge, il eſt difficile
De ſatisfaire votre goût :
Mais pour devenir plus habile

J'eſſaye à faire un peu de tout.
Regardez-moi d'un œil propice
Pour encourager mes talens :
Si vous n'étiez pas indulgens,
Que deviendroit l'Actrice ?

Pauvres maris que l'on offenſe
Et dont on rit encore après :
Sur les autres prenez vengeance ;
Mais n'en vivez pas moins en paix :
Qu'on vous chanſonne, qu'on vous fronde
Ne vous mettez point en courroux :
Meſſieurs, ſi vous vous fâchiez tous,
Que deviendroit le monde ?

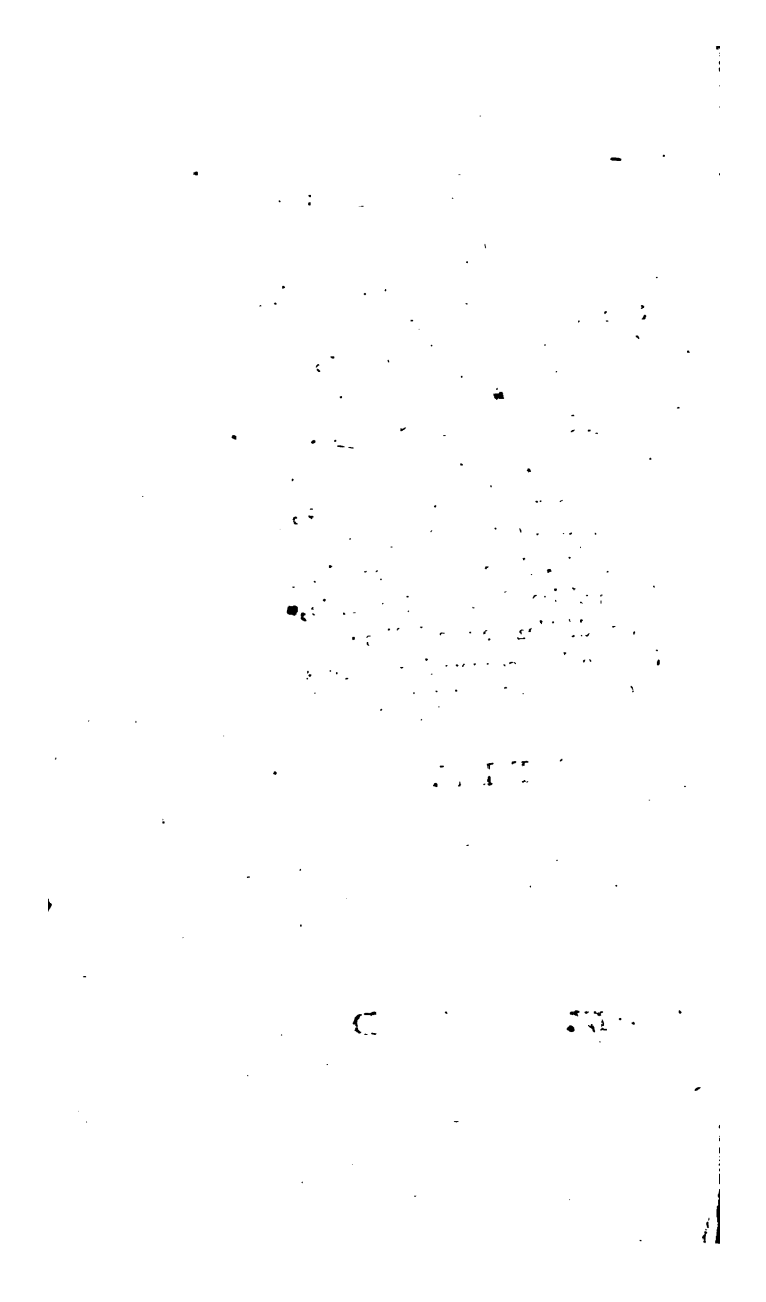
Content du cœur de ma Bergere ;
Le mien ne deſire plus rien :
Je l'adore, j'ai ſçu lui plaire,
Je goûte le ſouverain bien.
Notre félicité ſe fonde
Juſqu'au trépas ſur ce beau feu ;
Après nous, il importe peu
Ce que devient le monde.

On ne me veut voir occupée
Que de joujous & de pompons :
On me renvoye à ma poupée
Dès que je fais des queſtions :
Mais c'eſt à tort que l'on me gronde :
Si certain deſir curieux
Aux fillettes n'ouvroit les yeux ;
Que deviendroit le monde ?

AU PARTERRE.

Meſſieurs, quand la Muſe comique
A fait pour vous d'heureux efforts,
Votre goût ſatisfait s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire eſt notre unique envie,
Vous décidez de nos deſtins :
Sans ce doux concert de vos mains
Que deviendroit Thalie ?

FIN.



DEUCALION
ET
PIRRHA,
BALLET,

Repréſenté pour la premiere fois par l'Académie Royale de Muſique, le 30 Septembre 1755.

Les Paroles de Monſieur DE SAINT-FOIX.

La Muſique de Meſſieurs GIRAUD, *Ordinaire de la Muſique du Roi*, & LE BRETON.

LE ſujet de ma * Comédie de DEUCALION & PIRRHA, me parut propre à être mis ſur la ſcene liryque. Je crois que l'idée du divertiſſement qui termine ce petit Poëme, eſt heureuſe. Il étoit aſſez difficile d'imaginer des perſonnages chantans, danſans, & analogues à l'action, lorſqu'il n'y avoit encore qu'un homme & une femme ſur la terre. Un Poëte a dit, ...

L'audace a fait les Rois.

Il eſt plus flateur de penſer que c'eſt la reconnoiſſance.

* Elle eſt imprimée dans le premier volume.

ACTEURS.

VÉNUS.

LA DISCORDE.

DEUCALION.

PIRRHA.

L'AMOUR.

UNE VOIX.

SUITE DE LA DISCORDE.

SUITE DE VÉNUS.

L'AGE D'OR.

L'INNOCENCE.

JEUX & RIS *de la suite de l'*AMOUR, *transformés en Bergers.*

DEUCALION ET *PIRRHA*, BALLET.

Le Théâtre repréſente les ſuites du Déluge qui dure encore : on entend le bruit ſourd & confus des vagues, des vents & du tonnerre : on voit des arbres & différentes ruines qu'entraînent & qu'engloutiſſent les torrens : le nuage éclairé où VÉNUS *paroît avec les trois Graces, jette aſſez de lumière pour qu'on puiſſe apperçevoir ces triſtes*

objets à travers les ténébres. DEUCALION & PIRRHA qui ne ſe connoiſſent point & qui ne ſe ſont pas encore vûs, viennent d'être tranſportés par une Puiſſance divine dans un des bocages ſacrés du Mont-Parnaſſe : ils ſont endormis au pied d'une Statue dont la figure & les traits ne laiſſent point diſtinguer ſi elle eſt d'un homme ou d'une femme.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, SUITE DE VÉNUS, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

VENUS.

LE Ciel veut bien enfin borner les châtimens
Qu'il devoit à la Terre :
Que le calme renaiſſe entre les Elémens :
Ceſſez Tonnerre :
Fiers Aquilons, ne troublez plus les Airs :

Ondes, rentrez dans les limites
Qui vous furent prescrites
Par l'invisible accord des Loix de l'Univers.
Astre brillant de la Lumière,
Ranimez la Nature & rendez-lui le Jour :
Recommencez votre immense carrière,
Vous allez éclairer les bienfaits de l'Amour.

La Symphonie annonce l'arrivée de la Discorde qui sort de dessous le Théâtre avec sa suite, le Désespoir, la Rage, la Jalousie, les Soupçons, le Dépit, &c.

LA DISCORDE.

Envain les Vents, la Foudre & l'Onde
Semblent obéir à ta voix :
Du Destin les suprêmes Loix
M'ont livré, comme à toi, le Monde.

VENUS.

Jeunes Mortels conservés par les Dieux
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

LA DISCORDE.

Ils ne se sont point vûs : je vais semer entr'eux
Les Soupçons, la Crainte & la Haine.

VENUS.

Tous les deux vont du ciel apprendre les decrets,
Et je crains peu les noirs projets
Que forme ta rage inhumaine.

Chœur de la ſuite de Vénus, tandis qu'elle remonte au Ciel.

Jeunes Mortels conſervés par les Dieux,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

SCENE II.

LA DISCORDE, SUITE DE LA DISCORDE, UNE VOIX, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

LA DISCORDE, *& ſa Suite.*

SEMONS, ſemons entr'eux
Les ſoupçons, la crainte & la haine.

Danſe de Furies.

CHŒUR *à Pirrha.*

De l'Amour crains les traits :
Ses funeſtes attraits

On fait les malheurs de la Terre.

CHŒUR *à Deucalion.*

L'Amour en voulant vous unir,
Prépare au Maître du tonnerre
De nouveaux Titans à punir.

LES DEUX CHŒURS.

Craignez ſes traits :
Ses funeſtes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

La Suite de la Diſcorde diſparoît : elle reſte ſeule, dans un coin de Théâtre, pour jouïr un moment du trouble qu'elle a jetté dans le cœur de Pirrha & de Deucalion qui s'éveillent effrayés, & qui ſemblent vouloir fuir chacun de leur côté.

PIRRHA.

Je frémis !..

DEUCALION.

Quel ſonge !..

UNE VOIX *qui ſort d'une nue.*

Arrêtez :
La volonté du Ciel va vous être connue.

PIRRHA.

Dieux ! que mes ſens ſont agités !..

LA VOIX.

Couronnez cette Statue
D'une guirlande de fleurs :
Elle s'animera ſoudain à votre vûë :
Si vous n'obéiſſez, craignez d'affreux malheurs.

LA DISCORDE.

Cet arrêt du Deſtin remplira mon attente :
A des tranſports jaloux ils livreront leurs cœurs :
Dans les enfers je retourne contente.

Elle s'abîme : le Théâtre s'éclaire & s'embellit : Pirrha & Deucalion ſe regardent avec un plaiſir mêlé de trouble & de crainte.

SCENE III.

DEUCALION, PIRRHA.

DEUCALION.

QUE de charmes !.. Grands Dieux, puis-je m'en garantir !
Quelle ſeroit votre injuſtice
De rendre dangereux ce qu'on ne ſçauroit fuir !

PIRRHA.

Craignons qu'un ſonge affreux, hélas, ne s'accompliſſe !

DEUCALION, *l'arrêtant.*

Où portez-vous vos pas ? Vous avez entendu
Ce que le Deſtin nous ordonne.

PIRRHA.

Je fuis des lieux où tout m'étonne,
Où tout confond mon eſprit éperdu.

DEUCALION.

Aux volontés du Ciel voulez-vous mettre obſtacle ?
Pour animer ce marbre il ne faut qu'un moment.

PIRRHA.

Vous vous intéreſſez ſans doute à ce miracle,
J'en juge à votre empreſſement.

Un doux eſpoir flatte votre ame,
Vous croyez déja voir un objet enchanteur :
Votre cœur vole au devant de la flamme
Dont il va faire ſon bonheur.

DEUCALION.

Ah ! Jugez plutôt à vos charmes
Qu'aux plus vives allarmes
Il doit s'abandonner :
C'eſt un Epoux que l'on va vous donner...
Vous l'aimerez ?..

PIRRHA.

Je ſçaurois m'y contraindre,
Mon cœur eût-il déſiré d'autres nœuds.

DEUCALION.

Que mon deſtin ſeroit à plaindre ! . .
O Ciel ! Je lis déjà mon malheur dans vos yeux.
Sur cet objet vous les fixez ſans ceſſe :
Vous y cherchez les traits qui doivent vous charmer :
Des regards ſi pleins de tendreſſe
Devroient ſeuls l'animer.

Craignez que ma fureur jalouſe,
Quand vous attendez un Amant,
N'obtienne des Dieux une Epouſe. . .

PIRRHA, *triſtement.*

Ah ! vous l'obtiendrez aiſement.
Pirrha doit fuir l'amour, & Pirrha ne demande
Qu'à conſerver un cœur indifférent.
Je vais cueiller des fleurs & faire la guirlande.

SCENE IV.

DEUCALION, *seul & regardant la Statue.*

DAns ce fatal instant quels vœux puis-je former !
Le voila ce rival que Pirrha me préfére !
C'est de ce vain objet que la cruelle espére
Qu'il va naître un Amant digne de l'enflâmer.
Détruisons l'espoir qui la flatte :
Demandons une épouse aux Dieux. . .
Hélas ! Elle seroit sans appas à mes yeux,
Et je sens dans mon cœur qu'en affligeant l'ingrate,
Je me rendrois encor plus malheureux.

Si n'être point aimé de l'objet qu'on adore,
Est un destin plein de rigueur :
Faire couler ses pleurs & causer son malheur,
Est un tourment plus grand encore.

SCENE V. & *derniere.*

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

A cet objet qui doit combler vos vœux,
Cet inſtant va donner la vie :
J'apporte la guirlande, obéiſſons aux Dieux,
Venez...

DEUCALION.

Je vais expirer à vos yeux !

PIRRHA.

D'où naît le déſeſpoir dont votre ame eſt ſaiſie ?

DEUCALION.

Ah ! Je brûle pour vous de la plus vive ardeur.
Dès l'inſtant que je vous ai vuë,
Tous vos traits pour jamais ſe ſont peints dans mon cœur,
Et je cede au coup qui me tue.
Le marbre, hélas, va s'animer pour vous :
Les Dieux devoient ce miracle à vos charmes :
Il vivra ce rival pour le ſort le plus doux :
Je ne vivrai que pour verſer des larmes.

PIRRHA.

Je ne demandois rien aux Dieux :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine :
Je conſentois que pour vous rendre heureux,
Cet objet au gré de vos vœux,
S'unit à vous d'une éternelle chaîne :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine.

DEUCALION

En vain le ciel pour faire mon bonheur,
De nouvelles beautés repeupleroit le monde :
Sans ceſſe je dirois dans ma douleur profonde,
Il n'en eſt qu'une pour mon cœur.

PIRRHA

Si vous choiſiſſiez la plus tendre ;
Ah, je ne craindrois point qu'elles viſſent le jour !
Ne tenez rien que de l'Amour ;
J'aurai des graces à lui rendre.

DEUCALION

Quoi, Pirrha, vous m'aimez !.. quel diſcours enchanteur !..
Quoi, Pirrha, vous daignez recevoir mon hommage !..

PIRRHA.

Je n'ai voulu qu'éprouver votre ardeur.

DEUCALION.

Grands Dieux, par la vertu qui regnoit dans
mon cœur,
J'ai tâché d'être votre image :
Je vais avec Pirrha l'être par mon bonheur.

ENSEMBLE.

Une clarté plus pure
Se répand dans ces lieux :
Ces bois reprennent leur verdure :
Cette onde par ſon doux murmure
Semble nous dire, aimez, ſoyez heureux,
Votre bonheur embellit la nature.

PIRRHA.

Pourquoi les céleſtes décrets
Exigent-ils de nous que ce marbre reſpire ?

DEUCALION.

Si nous n'obéiſſons, les châtimens ſont prêts :
De cet ordre cruel comme vous je ſoupire :
Cet objet peut-il s'animer,
Peut-il avoir un cœur & ne pas vous aimer !

PIRRHA.

C'eſt moi ſeule qui dois me livrer aux allarmes :
Je vous verrai devenir inconſtant.

DEUCALION.

Ah ! Rendez juſtice à vos charmes,
Vous la rendrez à votre amant.
N'héſitons plus, faiſons ce que le ciel commande.

Ils approchent de la Statuë.

PIRRHA.

De mes tremblantes mains s'échape la guirlande
Mes pas ſont chancelans...

DEUCALION.

Pirrha ! belle Pirrha !
Nous étions ſi bien ſeuls !

PIRRHA.

Couronnons la Statuë ;
Mais détournons la vûe,
Et fuyons auſſi-tôt qu'elle s'animera.

Ils poſent la guirlande, & l'Amour qui paroît à la place de la Statuë, les retient l'un & l'autre par la main.

L'AMOUR.

Levez les yeux, voyez qui vous arrête.

DEUCALION & PIRRHA *enſemble.*

Ah! c'eſt l'Amour...

L'AMOUR

C'eſt lui qui vous apprête
Les deſtins les plus doux :
En commençant à vous connoître,
Vous auriez dû penſer que l'Amour avec vous
Ne tarderoit pas à paroître.
L'Oracle qui ſembloit s'oppoſer à vos vœux,
Enſeigne que l'on doit, par ſon obéiſſance,
Mériter les faveurs des Dieux.
Accourez, Jeux & Ris, ſecondez ma puiſſance:
Inventez mille amuſemens,
Volez, volez ſans ceſſe autour de ces amans.

CHŒUR *des Ris & des Jeux.*

Inventons mille amuſemens,
Volons, volons ſans ceſſe autour de ces amans.

L'AMOUR.

Peignez-leur les mortels, au ſein de l'innocence,
De la nature encor ne ſuivant que les loix,

Mais bientôt par reconnoiſſance
Se choiſiſſant des Rois.

La Suite de l'Amour ſe transforme en Bergers & en Bergeres ; les uns ſont aſſis au milieu des bocages ; & paroiſſent s'amuſer à différens jeux, tandis que les autres danſent au ſon des fluttes & des muſettes. L'Innocence & l'Age d'or, après les avoir regardés quelque tems avec complaiſance, forment un pas de deux.

UNE BERGERE *chante.*

Ainſi qu'un Zéphir agréable
Badine avec les tendres fleurs,
L'Amour dans ce ſéjour aimable ;
Agite doucement nos cœurs.
Il n'y fait ſentir ſa puiſſance
Qu'en nous comblant de ſes bienfaits ;
Avec la paix & l'innocence,
Qu'il regne ſur nous à jamais.

On entend dans le lointain des cris & des gemiſſemens, occaſionnés par les ravages d'un monſtre. Il approche ; les Bergers & les Bergeres ſont effraiés ; un des Bergers l'attaque & le tue ; tous les Bergers entourent leur défenſeur, l'élevent ſur un Trône de verdure, & lui rendent hommage. La reconnoiſſance a fait le premier Roi.

CHŒUR.

Que le rang le plus glorieux
De ce vainqueur consacre le courage :
Que parmi nous il soit l'image
Du souverain des Dieux :
Célébrons sa victoire,
Que son nom & sa gloire
Volent jusques aux cieux

FIN.

LE DERVICHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée le 15 Septembre 1755.

CETTE petite Piéce fut très-agréablement reçue & continua de l'être, malgré la mauvaiſe humeur de quelques prétendus philoſophes qui crioient que le tableau en étoit trop vif, trop naturel & qu'on n'auroit pas dû l'expoſer au Théâtre. Quoi, on y peut mettre des hommes aſſez barbares pour arroſer * les autels de leurs Dieux du ſang de tout étranger qui aborde dans leur pays ; une Prêtreſſe qui alloit égorger ſon frere & qui l'ayant reconnu, pour le ſauver & s'enfuir avec lui, fait aſſaſſiner un Roi ; on peut, dis-je, expoſer ſur la Scene Françoiſe ces ob-

* Iphigenie en Tauride, & autres Tragédies.

jets de ſang, de carnage & qu'on ne devroit préſenter qu'à une nation féroce, ou qu'on veut rendre telle, & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc, échapé d'un naufrage, & qui ſe trouvant le ſeul homme, dans une Iſle, avec ſix jeunes filles, ſe recueille dans la joie de ſon cœur, & ſe prépare à les épouſer tous les ſix ? Quelle bizarerie !

LE
DERVICHE,
COMEDIE.
EN UN ACTE.

161233

ACTEURS.

OSMIN.

ACHMET.

SELIM.

FATIME.

SIX JEUNES FILLES.

La Scene eſt dans une Iſle déſerte.

LE DERVICHE, COMÉDIE.

Le fond du Théâtre repréſente la Mer qui eſt encore fort agitée ; l'Orcheſtre en imite le bruit. On voit trois hommes qui paroiſſent & diſparoiſſent au milieu des flots, & qui ſont enfin jettez par une vague ſur le rivage.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, ACHMET, SELIM.

ACHMET.

JE n'en puis plus !

SELIM.

J'ai le corps tout briſé !

ACHMET.

Quelle horrible tempête !.. (*à Osmin.*) Je crois que tu ris ?

OSMIN.

Sans doute, je ris. Nous étions près de cinq cent dans le vaisseau ; n'est-il pas plaisant que trois coquins comme nous soient les seuls qui n'ayent pas péri ?

ACHMET.

Notre sort n'en sera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais, si tu le crois, voilà la Mer ; qui t'empêche de te noyer ?

ACHMET.

Que tu plaisantes mal à propos ; sçavons-nous par qui cette Isle est habitée ?

OSMIN.

Que nous importe ?

ACHMET.

Que nous importe ?

OSMIN.

Oui, que nous importe ? Etions-nous dans notre patrie des perſonnages riches, conſidérables, accoutumez à la moleſſe & aux plaiſirs ? Non ; notre deſtinée nous aſſujettiſſoit à des maîtres plus ou moins durs ; il me ſemble qu'il eſt aſſez égal de recevoir la baſtonnade ici, ou de l'avoir ailleurs.

ACHMET.

Mais...

OSMIN.

Mais, mon ami, quand on eſt obligé de ſervir, de travailler, & qu'on n'a pour vivre que ſes bras & ſes jambes, tous les pays doivent être indifferens.

ACHMET.

Songe donc que cette Iſle eſt peut-être habitée par des Antropophages.

OSMIN.

Qu'eſt-ce que des Antropophages ?

ACHMET.

Ce ſont des hommes aſſez ſauvages ;

aſſez barbares pour manger leurs ſemblables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai courû le monde ; j'ai entendu dire partout que les gens de Juſtice & de Finance, les Grands Seigneurs & leurs valets, mangeoient le peuple ; ce n'eſt qu'à ces Antropophages là qu'il faut croire. D'ailleurs ſi l'on veut nous manger, nous nous deffendrons

ACHMET.

Eh comment nous deffendre ? On commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh que t'importe, animal, qu'on te mange quand tu ſeras mort ?

SELIM *qui s'étoit un peu éloigné pour parcourir la côte, revient les joindre.*

Mes amis, je viens de voir derriere ce rocher...

ACHMET *tout tremblant.*

Un homme ?

SELIM.

Non, mais la chaloupe du vaiſſeau que les vagues ont jettée aſſez avant ſur le rivage. Voici mon avis ; il faut que l'un de nous aille reconnoître le pays, & ſur ce qu'il aura vû, nous prendrons notre parti. Je me chargerois volontiers de la commiſſion, ſi je n'avois pas éprouvé en pluſieurs occaſions que lorſque la peur me ſaiſit, il ſe repand ſur mes yeux un nuage qui m'empêche de diſtinguer les objets.

OSMIN *à Achmet.*

Et toi ?

ACHMET.

Supoſe que je ſuis auſſi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends ; c'eſt moi qui dois aller à la découverte.

SELIM.

Nous te déférons cet honneur ; vas, mon ami, vas, tandis que nous tacherons de repouſſer la chaloupe à la Mer.

OSMIN.

Si je rencontre quelque Antropophage & qu'il m'attaque, il ſera, je crois, inutile que je vous apelle à mon ſecours ?

ACHMET *fierement.*

Le danger d'un camarade qui s'expoſe pour nous, nous donnera du courage : apelle, mon ami, apelle. (*Bas à Selim*) Ce ſera un ſignal pour nous jetter vite dans la chaloupe & prendre le large.

Ils s'en vont.

SCENE II.

OSMIN *seul.*

J'Ai presqu'autant de peur que ces deux marauts là, & je ne parois plus hardi que parce que je suis persuadé que cette Isle n'est point habitée. En effet, si elle l'étoit, je remarquerois sur le sable des pas d'hommes... je n'en vois point... tachons d'arriver à cet arbre; il est très-élevé, bien touffu; je monterai jusqu'au haut d'où j'observerai... je crois que j'entends marcher... je frissonne... il faut que l'homme se connoisse bien mechant pour craindre de rencontrer son semblable!.. on vient... j'aperçois.... fuirai-je... je me rassure un peu, c'est une femme.

SCENE III.

OSMIN, FATIME.

FATIME

QUE vois-je !.. ô ciel ! ſeroit-il poſſible !.. un homme !..

OSMIN *d'une voix tremblante.*

Oui, Madame, un homme...

FATIME.

Et un Muſulman ! car à votre habillement je juge que vous l'êtes ?

OSMIN.

Oh très Muſulman, Madame.

FATIME.

Un homme dans ces lieux ! n'eſt-ce point une illuſion !

OSMIN.

Non, Madame, non ; mais il ſembleroit à votre ſurpriſe que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes ?

FATIME.

Hélas ! il n'y en a pas un ſeul dans cette Iſle.

OSMIN.

Comment ! qu'entends-je ! oh, je n'ai plus de peur. Parbleu, elle eſt fraiche & encore aſſez jeune ; voilà mon courage tout revenu. C'eſt aparemment, comme moi, par un naufrage, que vous vous trouvez ici ?

FATIME.

Non : mon mari étoit marchand d'eſclaves : nous avions voyagé dans toute la Géorgie où il en avoit acheté pluſieurs : ordinairement plus elles ſont belles, plus l'eſpérance d'être préſentées à des Bachas, au Grand Viſir, au Sultan même, les rend fieres & dédaigneuſes, & par conſéquent ſages & réſervées : malheureuſement les nôtres étoient moins ambitieuſes que coquêtes : leurs agaceries attiroient ſans ceſſe dans notre chambre

tous les Officiers du vaiſſeau où nous nous étions embarqués pour retourner à Conſtantinople : un jour que nous avions eu, mon mari & moi, une querelle très vive avec le Capitaine, ce méchant homme nous fit prendre, nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours pris notre parti, & l'on nous abandonna tous les trois dans cette Iſle déſerte.

OSMIN.

Tandis que ce traître de Capitaine continua de voguer avec les belles eſclaves ?

FATIME.

Oui. Mon mari, qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque temps, ſuccomba bientôt à l'horreur de notre ſituation : ma mort eut ſuivi de près la ſienne ſans les ſoins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune, ce bon Derviche ?

FATIME.

Il avoit plus de quatre vingt ans.

OSMIN.

Quatre-vingt-ans ! cela ne fait pas honneur à votre douleur ; il paroît que vous étiez aisée à consoler.

FATIME.

Nous perdîmes, il y a un mois, ce bon vieillard, à qui nous avions tant d'obligations mes petites compagnes & moi.

OSMIN.

Qu'apellez vous vos petites compagnes ?

FATIME.

Ordinairement un marchand d'esclaves qui sçait son négoce, en achette quelques unes qui n'ont encore que cinq ou six ans ; elles ne sont pas cheres à cet âge là, attendu les risques qu'il y a à courir sur leur beauté. . .

OSMIN.

Et que d'ailleurs il faut les attendre. Eh bien ?

FATIME.

Eh bien, mon mari en avoit acheté ſix ; le perfide Capitaine penſa ſans doute qu'elles ne pourroient ſervir qu'à l'embaraſſer ; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles ſont ici ?

FATIME.

Oui : la plus âgée peut avoir à préſent ſeize ans.

OSMIN *avec les tranſports de la joie la plus vive.*

O grand Mahomet, je me proſterne devant toi ! tu as daigné jetter un regard de bienveillance ſur ton ſerviteur... Six jeunes filles !

FATIME.

L'air de cette Iſle eſt très bon ; les fruits y ſont délicieux ; on rencontre de tous côtés d'agréables bocages, de petits ruiſſeaux, & des grotes char-

mantes. Nous habitons une de ces grotes à cent pas d'ici dans le vallon au-deſſous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des fleches dont elles ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe ; elles ſont à préſent à la chaſſe, mais je les aurai bientôt raſſemblées ; allons, je vais vous conduire.

OSMIN.

Indigne Muſulman que je ſuis, tandis que le Prophete me comble de ſes graces, j'ai oublié de faire la priere & l'ablution du matin ! permettez moi de m'acquiter de ce devoir ; allez toujours devant ; annoncez moi à nos petites amies ; je ne tarderai pas à vous joindre.

FATIME.

Je vous laiſſe & vais donc vous attendre. Quelle ſera la joie de ces pauvres enfans !

SCENE IV.

OSMIN *seul.*

J'Ai imaginé fort à propos un prétexte pour l'éloigner ; j'aperçois mes deux camarades qui viennent sans doute pour examiner de loin si quelque Antropophage ne m'a point mangé ; ils ne marchent qu'à pas tremblans & suspendus ... ils avancent ... ils s'arrêtent ... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie. ... Allons, allons, débarassons nous vîte de ces deux maraus.

SCENE V.

OSMIN, ACHMET, SELIM.

OSMIN *courant à eux, en affectant tous les mouvemens d'une frayeur extrême.*

AH, mes amis, je ſuis ſaiſi d'épouvante & d'horreur !

ACHMET.

Qu'as-tu donc vû ?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre... les habitans de cette Iſle ſont raſſemblés dans la plaine au-deſſous de cette colline ... leur taille eſt énorme .., ils ſont nuds ... ils ont la peau rougeatre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, de grandes dents, & la bouche ſi large qu'elle ſeule fait trembler.

J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare ; ils faiſoient des bonds, des ſauts, & heuloient de temps en temps tous à la fois. J'ai diſtingué au milieu d'eux trois blancs, & j'ai cru reconnoître notre Capitaine, notre Lieutenant & le Pilote : vous ſçavez qu'ils avoient ſauté dans la chaloupe, voyant le vaiſſeau prêt à périr ; aparemment que la tempête les a jettés ſur cette funeſte côte... hélas, quel ſpectacle affreux !..

ACHMET.

Ces execrables inſulaires les ont mangé ?

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux ; le troiſiéme étoit deſtiné pour ſervir de victime & de pature à l'horrible Divinité qu'ils adorent ; il avoit ſur la tête une couronne de fleurs ; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne d'où j'ai vû ſortir un ſerpent monſtrueux qui l'a dévoré.

SELIM.

Tu me fais frémir !..

ACHMET.

Tout mon ſang ſe glace dans mes veines !..

SELIM.

Fuyons vite...

ACHMET.

Jettons nous promptement dans la chaloupe...

OSMIN.

Arrêtez un inſtant ; écoutez moi, mes amis. Un de ces Sauvages qui portoit un grand panier rempli de fruits & de gateaux, eſt venu s'aſſeoir à vingt pas de l'arbre où j'étois caché ; il s'eſt endormi ; aprochons nous doucement & tachons de lui attraper ſon panier.

ACHMET.

O ciel, s'il s'éveilloit !

OSMIN.

Il faut eſperer qu'il ne s'éveillera

pas ; ſongez que nous n'avons ni vivres ni proviſions.

ACHMET.

Il eſt vrai, mais j'aime mieux mille fois courir le riſque de mourir de faim, que de m'expoſer à être mangé par un ſerpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronnerie ne raiſonne point. Allons, je veux bien encore m'expoſer ſeul ; je n'exige pas même que vous reſtiez ici ; je vous demande ſeulement que la rame à la main & prêts à voguer, vous teniez la chaloupe aſſez proche du rivage pour que je puiſſe vîte m'y jetter en cas que je ſois pourſuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'atendre longtemps ?

OSMIN.

Au bout d'un demi quart d'heure, ſi vous ne me voyez pas revenir, ce

sera une marque que j'aurai été pris ou tué, & vous ferez bien de vous éloigner au plus vite.

SELIM.

Ton air riant & ton intrepidité m'étonnent ?

OSMIN.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez ; nous n'avons point de temps à perdre ; embraſſez moi ; je me recommande à vos bonnes prieres.

Ils l'embraſſent & s'en vont.

SCENE VI.

OSMIN *ſeul.*

M'En voilà délivré ; je ſuis ſûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi quart d'heure. Conſiderons à préſent tout à notre aiſe notre

heureuſe & brillante deſtinée ; cette Iſle eſt à moi ; je puis me flater d'y regner un jour ſur une poſterité qui, je crois, ſera nombreuſe ; je ſerai le fondateur d'une Monarchie : barbares conquerans, qui détruiſéz des villes, qui ravagez les campagnes, qui prodiguez le ſang de vos ſujets, c'eſt en donnant la vie aux miens, c'eſt en me promenant ſur des gazons fleuris avec ſix jeunes filles, c'eſt en me repoſant avec elles au milieu des bocages, dans une grotte, au bord d'une fontaine, que je jetterai les fondemens de mon empire ; on pourra m'appeller à juſte titre le pere de mon peuple ; je n'ai que vingt-cinq ans ; à l'âge de quatre-vingt, par un calcul exact & digne d'un bon Muſulman, je pourrai voir monter le nombre de mes deſcendans juſqu'à douze cent cinquante-cinq, tant mâles que femelles.

SCENE

SCENE VII.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

J'Ai rencontré mes petites amies qui revenoient de la chaſſe ; je leur ai annoncé la compagnie que le ciel leur envoye ; elles ont abſolument voulu venir au-devant de vous ; il leur ſembloit qu'elles ne vous verroient jamais aſſez tôt ; mais, quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici, elles ſe ſont arrêtées : les voyez-vous ſe montrer & ſe cacher derriere ces arbres avec un innocent & timide embarras ?

OSMIN.

Je cours à elles.

Il les amene & leur parle à chacune tour à tour.

A la premiere.

Pourquoi vous cachiez vous?

LA PREMIERE.

Je ne ſçais.

A la ſeconde.

Eſt-ce que vous ne vouliez pas que je vous viſie?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troiſiéme.

Vous êtes toute émue !

LA TROISIÉME.

Il eſt vrai.

A la quatriéme.

Il ſemble que vous ne vouliez pas me regarder ?

LA QUATRIÉME.

C'eſt que vos regards m'embaraſſent.

A la cinquiéme.

La jolie taille !

LA CINQUIÉME.

Oh, point du tout.

LA SIXIÉME, *à qui il veut baiſer la main.*

Laiſſez, laiſſez donc.

FATIME.

Dans la premiere ſurpriſe & le trouble où elles ſont, vous ne pouvez gueres vous atendre à d'autres réponſes.

OSMIN.

Je ſuis moi-même ſi troublé, ſi enchanté que je ne ſçais que leur dire ; je voudrois leur parler à toutes à la fois... Non, le Serail de notre auguſte Sultan ne renferme pas tant de charmes !

FATIME.

Je leur ai appris à faire des eſpeces de flutes avec des roſeaux, & de petits tambourins avec l'ecorce des arbres ; allons, mes petites compagnes, par vos danſes & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Muſulman.

Quatre danſent, tandis que les deux autres, adoſſées aux arbres qui ſont au bord de la

couliſſe, paroiſſent jouer de la flute & du tambourin.

Eh bien, qu'en dites vous ?

OSMIN.

Je me crois tranſporté dans le paradis du Prophete!..

SCENE VIII.

OSMIN, FATIME, LES SIX JEUNES FILLES, ACHMET, SELIM.

ACHMET.

C'Est dans ſon enfer qu'il te tranſportera, ſcélerat.

SELIM.

Indigne fourbe !

OSMIN.

Ah, vous voilà, mes amis ? Je vous croyois en pleine Mer.

ACHMET.

Voilà donc ces monſtres qui ont la

peau rougeâtre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, la bouche ſi large & de ſi grandes dents qu'elles ſeules font trembler . . . Ah, coquin !

SELIM.

Quand je t'ai dit que ton air riant & ton intrépidité m'étonnoient, c'eſt que je commençois à m'appercevoir que tu voulois nous jouer ; je lui ai communiqué mes ſoupçons ; nous nous ſommes cachez derriere ce Rocher ; nous avons tout vû, tout entendu.

ACHMET.

Selim, il faut lier, attacher ce maraut là à cet arbre, nous aſſeoir ici, manger, nous réjouir, célébrer & conſommer à ſa vue nos mariages avec ces jeunes filles.

SELIM.

La vengeance ſeroit douce & plaiſante.

OSMIN.

Parlons tranquillement, sans nous échauffer; de quoi vous plaignez-vous?

ACHMET.

Tu le demandes impudent, après tous tes mensonges, après avoir voulu nous envoyer périr de misere en mer?

OSMIN.

Ne me suis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette Isle où vous n'osiez avancer? Elle pouvoit être habitée par des Sauvages qui m'auroient massacré; elle est donc le prix de mon courage & des dangers que je bravois; c'est mon Royaume, c'est ma conquête dont j'ai crû devoir vous éloigner...

ACHMET, *prenant un baton.*

Ah, vous êtes un Souverain? Votre Majesté voit-elle ce bâton? Le voit-elle? Il va vous chasser tout à l'heure de vos Etats.

SELIM, *l'arretant.*

Ma foi, mon ami, écoute, sa fourberie ne lui a pas réussi ; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

ACHMET.

Lui pardonner ?

SELIM.

Tien, si nous avions été à sa place, peut-être aurions nous fait comme lui ; la possession de six jeunes filles est bien tentante ! pardonnons lui, te dis-je.

ACHMET.

Il me paroit que tu es clement.

SELIM.

Viens avec moi chercher ces aimables enfans que la colere où elles nous ont vûs, a fait fuir ; amenons les ici, & soyons assez généreux pour vouloir bien que le sort les partage entre nous trois.

ACHMET, *à Ofmin.*

Allons, puiſqu'il le veut, je conſens à te pardonner ; mais, par la mort, ſi tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends garde à toi.

SCENE IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

IL faut avouer que j'ai bien du malheur.

FATIME.

Il me ſemble au contraire que vous êtes fort heureux ; je ne croyois pas que les choſes ſe paſſeroient ſi tranquillement.

OSMIN.

Au lieu de cette vie délicieuſe que je me flatois de mener ici, je ſerai ſans ceſſe dévoré de regrets.

FATIME.

Eſt-ce que parmi ces jeunes filles il y en a une qui vous plaît plus que les autres, & que vous craignez que le ſort ne vous la faſſe pas tomber en partage?

OSMIN.

Eh non, Madame, non; toutes les ſix m'ont paru charmantes; toutes les ſix m'ont également plû; j'ai compté ſur toutes les ſix, & voilà la cauſe de mon déſeſpoir. Vous m'avouerez qu'il ſeroit bien cruel d'en perdre quatre tout à la fois.

FATIME.

Cependant il faut bien vous y réſoudre.

OSMIN.

Dumoins, ſi ces deux marauts là n'étoient venus que quelques heures plus tard, ce ſeroit une eſpece de conſolation, & encore... Non, Madame, non, je connois mon cœur, il ne s'y réſoudra jamais.

FATIME.

Le bon cœur !

OSMIN.

Il faut abſolument que je les aye toutes les ſix, & je les aurai ; je l'ai dans l'idée.

FATIME.

Eh comment les aurez vous ? par quel moyen ? pouvez vous eſperer que vos camarades vous les cederont ?

OSMIN.

Oh, j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cedoit pas...

(Apercevant une robe au pied d'un arbre.)

Qu'eſt-ce que ce vêtement ?

FATIME.

Mes petites compagnes l'ont aporté, croyant que vos habits étoient encore mouillés ; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé... dequoi riez vous ?

OSMIN.

De l'expedient, de l'idée qui me vient ... mais, voici mes deux rivaux ; chut, Madame, ſoyons amis, & ſi vous me devinez, ne me trahiſſez pas.

SCENE DERNIERE.

FATIME, OSMIN, ACHMET, SELIM, LES SIX JEUNES FILLES.

ACHMET.

VENEZ, aprochez, charmant petit troupeau.

SELIM.

Plus je les regarde, plus je ſens que mon cœur ſeroit dans l'embarras, s'il falloit choiſir entr'elles.

ACHMET, *à Oſmin.*

Allons, tirons au ſort.

OSMIN, *d'un ton hipocrite & mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables épouſes ; j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé ?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais, tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux ſe ſont tout à coup deſſillés à la vue de cette robbe que notre grand Prophete a fait ſans doute rencontrer ſous mes pas ; elle apartenoit à un ſolitaire qui dans cette Iſle paſſoit ſa vie à mortifier ſes ſens. Il m'a ſemblé qu'il m'aparoiſſoit ; qu'il me préſentoit le tableau des égaremens de ma vie paſſée ; qu'il me diſoit, malheureux, notre grand Prophete t'a tiré du ſein des flots prêts à t'engloutir, & dans l'inſtant même ton

cœur ne s'eſt occupé que d'objets terreſtres & periſſables ; tu as medité une indigne trahiſon contre tes deux camarades ; repens toi ; tache de fléchir le couroux du Prophete ; ſois ici mon ſucceſſeur ; je te laiſſe mon manteau.

(*Il ſe vêtit de la robbe.*)

Mes amis, je me fais Derviche.

(*Aux jeunes filles.*)

Tendres colombes, lorſque quelque inquietude, quelque jalouſie, quelque chagrin inévitable dans le mariage, troublera votre repos, je vous permets de venir me demander mes charitables conſeils ; je ferai mes efforts pour remettre le calme dans votre ame, & vous trouverez toujours en moi un conſolateur.

(*Il s'en va.*)

ACHMET.

J'ai toujours penſé que ce garçon là feroit une bonne fin.

SELIM.

Son discours m'a touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te conseille d'imiter son exemple.

SELIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos cheres épouses, chantons, dansons, rejouissons nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes qui ne pensent pas qu'un Turc ne renonce gueres à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte sur celles des autres.

FIN.

LE FINANCIER,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée par les Comédiens François le 20 Juillet 1761.

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'eſt que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y a trouvé de l'intérêt, une morale ſans étalage & ſans être aprêtée, le ſtile le plus ſimple avec de la vivacité dans le dialogue, & ſurtout tant de naturel dans les caracteres & un ſi grand air de vérité dans toute l'action, qu'il ſembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les perſonnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Piéce eſt un peu courte; mais les Scenes ſont-elles tronquées,

mal filées ? L'action n'eſt-elle pas auſſi remplie qu'elle doit l'être ? Les Acteurs ne diſent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire, & ce qu'ils diroient de plus, ne ſeroit-il pas ſuperflu & de pur rempliſſage ?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie* & *le Rival Suppoſé*, les redonnerent avec cette Comédie nouvelle ; ces trois Piéces, dans trois genres differents, precedées d'un Prologue, remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très aplaudi ; enſuite on les donna ſéparement, c'eſt-à dire, chacune après une Tragédie ; il m'a ſemblé qu'elles avoient eu le même ſuccès.

LE
FINANCIER,
COMEDIE.

ACTEURS.

ALCIMON.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

GERONTE.

HENRIETTE.

FRONTIN.

La Scene eſt dans une maiſon de campagne d'Alcimon.

LE FINANCIER, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MOn très cher Chevalier, je ne te comprends pas ; Alcimon eſt un riche financier ; il a acheté, depuis cinq ou ſix mois, ce magnifique Château ; il compte y

LE CHEVALIER.

Eh, mon ton pouvoit-il être trop dur, lorſque je voyois que préſumant qu'un homme dans un caroſſe de voiture, n'étoit aparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit s'y faire porter ? J'eus le plaiſir de faire rougir ſon ame ; il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre ; mais ne croyez pas qu'il ſoit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il ſe trouvoit mieux ou plus mal : s'intereſſe-t-on à la ſanté d'un homme qui n'a pas une certaine aparence ?

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui ; car enfin vous connoiſſoit-il ?

LE MARQUIS.

Non ; nous ne nous étions jamais vûs ;

vûs ; mais quand ma chaize rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainſi il accourt à vous, il s'empreſſe, parce que vous faites une figure brillante dans le monde, tandis que faute d'un leger ſecours, il alloit laiſſer perir un malheureux vieillard au bout de ſon avenue, parce que ce vieillard n'eſt peut-être qu'un petit Marchand ? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe ſon ame ? vit-on avec l'ame des gens ? un homme eſt en place ; un autre tient une bonne maiſon ; c'eſt avec la place, c'eſt avec la bonne maiſon que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh pour moi, je ne me ſuis jamais ſoucié de me lier qu'avec les perſonnes que j'eſtimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, ſi l'on penſoit ainſi dans le monde, le cercle de chaque ſociété deviendroit diablement étroit... Mais, qu'eſt-ce que cette jolie perſonne ? Elle ne s'étoit point encore montrée ; Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle-là.

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très faux ; il ne l'a pas même vue ; c'eſt la fille de ce vieillard qui verſa hier au ſoir ſi malheureuſement.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

MONSIEUR, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon père.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai envoyé ce matin ſcavoir de ſes nouvelles ; on m'a dit qu'il avoit aſſez bien paſſé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'oſois l'eſperer. Mais, Monſieur, on vient de m'aprendre que ce Château apartient à Monſieur Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas, Monſieur, c'eſt-à-lui que nous avons affaire ; nous venons d'une province éloignée ; nous allions le chercher à Paris ; nous n'en ſommes point connûs ; ſi vous vouliez nous préſenter.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, je ſerois charmé de vous obliger, mais j'ai trop de repugnance à paroître lui demander la moindre choſe.

HENRIETTE.

Eh, Monſieur, ne nous refuſez pas. Voilà notre mémoire. Liſez-le, de grace, liſez le, Monſieur; vous verrez par les atteſtations qui y ſont jointes, que mon pere eſt incapable d'en impoſer ſur ſes malheurs, & qu'il mérite qu'on y ſoit ſenſible.

LE CHEVALIER, *après avoir lû.*

Je vois, Mademoiſelle, qu'en effet il a eſſuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il ſe trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans votre province; que des voleurs ſont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas ſuporter cette perte, quelque conſiderable qu'elle ſoit pour nous; mon pere prie ſeulement Monſieur Alcimon de ne le pas pourſuivre, de ne

lui point ôter son emploi, & de lui donner du temps. Ah! Monsieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux pere!

LE CHEVALIER.

Marquis, si vous avez de l'amitié pour moi, chargez vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh! très fortement.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monsieur, je vais annoncer à mon pere la protection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas! il y a long-

temps qu'il n'a eu un instant de joie & de contentement.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi, Mademoiselle.

(*Le Chevalier & Henriette sortent.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

CETTE fille est jolie, mais très jolie ! son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frapé. Une pareille suplïante aux pieds d'un financier, seroit une proie que certainement il ne laisseroit pas échaper ; gardons la pour nous ; je veux qu'avant huit jours, quand elle paroitra aux promenades & aux spectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN,

FRONTIN.

MONSIEUR, votre chaize eſt raccommodée.

LE MARQUIS.

Écoute ; il y a une poſte dans le prochain village ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vas y promptement, & tache d'y trouver une chaize à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui ?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu ? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je rêve... oh, ma foi, je ſoupçonne... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment... oui... je parierois que c'eſt pour elle... vous ſouriez ? J'ai deviné. Parbleu, Monſieur, cette affaire a été bientôt conclue ! ah, que la phiſionomie des filles eſt trompeuſe ! elle a l'air ſi réſervé, ſi timide, ſi modeſte ! mais, Monſieur, vous n'entrerez pas ſans doute avec elle dans Paris, & aparemment que c'eſt moi qui l'emmenerai dans la chaize à deux.

LE MARQUIS.

Maraut !.. Elle y ſera avec ſon pere.

FRONTIN.

Elle diſoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon ?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue, & j'eſpere qu'il ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans ; je ne me souviens pas du nom qu'il portoit, mais il ne s'apelloit pas ainsi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou six mois, cette terre & ce Château, apparemment qu'il en a pris le nom qui valoit mieux que le sien.

FRONTIN.

Morbleu, Monsieur, cela crie vangeance ; le luxe & les richesses ont confondu tous les Etats ; on ne connoit plus les gens ni à leurs noms ni à leurs habits ; je vois tous les jours des fils de marchands...

LE MARQUIS.

Eh, faquin, au lieu de m'impatienter par tes mauvais propos, vas où je te dis, & tache de revenir promptement.

FRONTIN.

J'y vais, Monſieur, j'y vais ; ne vous fachez pas.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, *ſeul.*

DEPUIS quelques années, tout le monde eſt philoſophe, & juſqu'aux valets moraliſent . . . mais, voici Mons Alcimon ; il m'a fait bien des politeſſes & fort bonne chere ; je veux m'amuſer un peu à le mortifier, & en même tems achever de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne ſe voyent pas avant que je me ſois arangé avec la petite perſonne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'Allois vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons ; j'en ſuis comblé ; ma chaize eſt raccommodée ; je pars pour Paris ; je compte que cet hiver nous nous y verrons ſouvent.

ALCIMON.

Rien ne me flateroit davantage ; mais on ne peut gueres eſperer de vous poſſeder qu'en paſſant, vous autres Meſſieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures. . .

LE MARQUIS.

Mon très cher Alcimon, j'entrai dans le monde à ſeize ans ; j'en ai vingt-ſix ; j'ai aſſez vêcu pour nos he-

roines de la Cour & de la ville ; il eſt temps que je vive pour moi ; j'affichois le plaiſir, ſans le gouter ; je veux déſormais le gouter, ſans l'afficher ; je me conſacre aux petits ſoupers avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte charmante ; cela eſt tout neuf ; cela vient de province ; Vénus n'eſt pas plus belle ; ſes colombes ne ſont pas plus douces, plus ſimples ; je l'ai détournée lorſquelle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de votre connoiſſance...

ALCIMON, *ſouriant.*

J'entends ; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes confreres ?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à ſouper avec elle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez vous pas bientôt à Paris ?

ALCIMON.

Je reſterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne preſſerez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie ?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs ſon humeur, &. la façon bruſque avec laquelle hier, pendant le ſoûper, il répondoit à tout ce que je diſois.

LE MARQUIS.

En vérité, il eſt trop cauſtique !

(*Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, ſans en être vû.*

Je lui diſois ce matin que je vous trouvois de l'eſprit, de la politeſſe, un très bon ton : oui, m'a-t'il répondu, pour un Financier, il eſt fat avec aſſez d'aiſance. A propos de finance, cet homme qui verſa hier au ſoir au bout de votre avenue, & que vous fites tranſporter ici, eſt un de vos commis en province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vû ; cela peut être ; qui vous l'a dit ?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris ; il prétend que des voleurs ſon entrés de nuit dans ſa maiſon, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe ; il eſpere que vous voudrez bien ne lui pas faire ſuporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh, qui la ſuportera donc ? Moi ?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre ſon placet.

ALCIMON.

Quoi, Monſieur, vous voudriez que je payaſſe...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien ; je ne connois point cet homme ; peut être a-t-il été véritablement volé ; peut-être s'eſt-il volé lui-même ; que ſçais-je ? Je vous dis

ſeulement que je me ſuis chargé de ſon mémoire.

ALCIMON.

Et c'eſt le Chevalier qui vous l'a recommandé ?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de ſuite connoiſſance avec la fille de cet homme, & ſeroit bien aiſe qu'elle lui eut obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne ſera pas à mes dépens. Vous pouvez l'aſſurer que ſi je ſuis un fat, du moins je ne ſuis pas un ſot. Je vais me renfermer dans mon cabinet ; s'il demande à me parler, mes gens lui diront ſechement que je n'y ſuis pas ; j'eſpere qu'il ſentira que ſon humeur contrariante, ſon air & ſes façons bruſques m'ont extremement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui ; vous avez raiſon ; ne paroiſſez point ; ne vous expoſez pas à quel-

que ſcene déſagréable avec cet homme vif & bouru. Adieu ; dès que vous ſerez de retour à Paris, je me flate que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous avec bien de l'empreſſement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'eſt caché tandis qu'ils ſortoient, reparoit.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie ! quel execrable homme ! ſe faire un jeu des peines & de l'eſpoir d'un malheureux ; ſe charger de le recommander, & le trahir ! oh, cette action ne reſtera pas impunie. Je vais... Mais, je l'aperçois avec cette jeune perſonne ; cachons nous encore, & écoutons ce que le traître pourra lui dire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE.
Le Chevalier au fond du Théâtre.

HENRIETTE.

QUoi, Monſieur, vous n'avez pû rien obtenir de Monſieur Alcimon?

LE MARQUIS.

Rien du tout, & vous m'en voyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon pere en priſon?

LE MARQUIS.

Mais... Ces gens de Finance ſont ſi durs!.. Je le crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O ciel! ô mon pere! mon pere! malheureuſe, que ne ſuis-je morte!

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage, Mademoiselle. Faites treve à vos larmes, & croyez qu'un homme de ma naissance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'est pas assez impitoyable, assez peu sensible, pour ne pas entrer dans vos peines : l'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon que je me charge de ce qui lui est dû ; ensuite nous partirons pour Paris avec M. votre pere ; j'ai une terre assez considérable qui n'en est éloignée que de quinze lieues ; il voudra bien s'y charger de mes affaires ; il y vivra en paix, tranquille, respecté comme moi-même...

HENRIETTE, *se jettant à ses genoux.*

O Monsieur ! ô le plus genereux des hommes !..

LE MARQUIS, *la relevant.*

Que faites vous donc?..

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les ſentimens...

LE MARQUIS.

Eh, Mademoiſelle, eſt-il rien de ſi naturel que de chercher à obliger? Quoi de plus doux que de penſer que notre ſuperflu aide des infortunés? & quels infortunés? Une jeune perſonne charmante! quel plaiſir d'eſſuyer tout-à-coup ſes larmes & de ſoulager ſon cœur devoré d'amertume! Or, dites-moi, ce cœur eſt-il libre? Ne s'eſt-il point encore donné?

HENRIETTE.

Monſieur, je ne ſuis point mariée.

LE MARQUIS.

Je ſçais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande ſi parmi tant d'amans qui s'empreſſoient ſans doute auprès de vous, aucun n'a touché votre inclination.

HENRIETTE.

Hélas, Monsieur, occupée auprès d'un pere malheureux, dans la retraite & l'obscurité, personne ne pensoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi, je pourrai me flatter d'être le premier qui vous aurai fait sentir les douceurs d'un tendre engagement ?

HENRIETTE.

Quelles pourroient être, Monsieur, les suites de cet engagement ? Ma naissance est trop inégale à la votre...

LE MARQUIS.

Eh que fait, s'il vous plaît, cette inégalité de naissance ? empêche-t-elle que vous ne soyez très jolie ; qu'étant très jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puissions faire la felicité l'un de l'autre ? Je veux que dès demain vous soyez logée, meublée, habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite mai

d'un vieux commandeur, mon oncle; elle eſt dans un quartier peu fréquenté; on diroit d'un petit Temple par les dorures, les glaces, les peintures; il y manquoit qu'une divinité; c'eſt-là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore?

HENRIETTE.

Votre profuſion vous trahit. Je vous ai cru généreux; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune eſt bien affreuſe, quand elle nous expoſe à des affronts!

(Elle ſort.)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *ſeul.*

ELLE s'en va ? Ma foi, tant pis pour elle. Je n'ai pas le temps de pourſuivre l'attaque ; il faut que je ſois ce ſoir à Paris.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARRETEZ.

LE MARQUIS.

Tu as l'air courouſſé ? Que t-eſt-il arrivé ? A qui en veux tu ?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais, Monſeu, comment donc? Ques-ce? quelle raiſon...

LE CHEVALIER.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant auſſi l'épée à la main.*)

Oh, parbleu, puiſque vous le voulez abſolument...

(*Ils ſe battent; l'épée du Marquis tombe.*)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſeu, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas longtems. Vous

m'aviez promis de vous intéreſſer pour un pere & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promeſſe, vous n'avez parlé à Alcimon que pour le prevenir contr'eux. Eh pourquoi avez vous commis cette noirceur ? Parce que cette fille vous a paru jolie ; parce que vous l'avez regardée comme une proye qui s'offroit à vos déſirs. Son air annonçoit l'honnêteté de ſon ame ; mais quelle ame, avez vous dit en vous même, ne ſe laiſſe pas flétrir par l'amertume ? Achevons de l'accabler, de la déchirer ; otons à cette infortunée tout eſpoir, toute reſſource ; montrons lui ſon pere prêt à être traîné dans une priſon ; profitons, ſervons nous de ſa miſere pour triompher de ſa vertu. Votre action eſt auſſi lâche que celle d'un infame raviſſeur qui, le poignard ſur la gorge, auroit tenté de la deshonorer. J'ai dit ; reprenez votre épée.

SCENE

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ramaſſant ſon épée*, LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & ſe mettant entr'eux.*

EH, Meſſieurs... Quoi donc... Arrêtez...Quel ſujet vous anime?

LE MARQUIS.

Oh, je ne ſuis point animé; vous le voyez; c'eſt Monſieur qui trouve mauvais qu'on faſſe des propoſitions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monſieur m'y trouvera toujours, s'il juge à propos de venir m'y chercher.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

Le bel eſclandre ! Eh pour qui ? Pour une petite...

LE CHEVALIER.

Monſieur, elle mérite par ſa vertu qu'on la reſpecte.

ALCIMON.

Par ſa vertu ? Eh, que diable, ſi elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre ; pourquoi donc vous battre ?

LE CHEVALIER.

Scachez, Monſieur, que la jalouſie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même temps indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux...

ALCIMON.

Oh, ma foi, avec vos gens malheureux... Il semble que vous preniez plaisir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas assez riche pour pouvoir me procurer ce plaisir ; mais il faudroit être barbare pour ne pas tâcher de soulager ceux que le hazard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh, Monsieur, croyez moi, la plupart ne sont tombez dans l'infortune que par leur mauvaise conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuse ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, &...

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

EH bien, voici la fille de ce vieillard, écoutez la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monsieur, on m'attend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triste famille, seroit une vraie fête pour un cœur sensible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme ! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiselle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monsieur, nous sommes d'une province éloignée. Mon pere jouissoit de cinq ou six mille livres de rente, en faisant valoir lui-même son bien. Ma mere, en mourant, ne lui avoit laissé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui n'en avois que six. Mon frere vint à Paris, s'introduisit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employerent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un son de voix intéressant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon pere que ses protecteurs offroient de l'associer à une affaire très lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds ; mon pere qui l'aimoit tendrement, se laissa persuader de vendre tout son bien & de venir à Paris. Il aporta environ cent mille francs à mon frere qui en effet,

s'intéressa si heureusement dans plusieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il se vit riche de plus d'un million ; mais cette fortune si rapide fut détruite presque en un instant ; un homme puissant à la Cour & qu'il avoit offensé par un refus... Vous me regardez, Monsieur ? Hélas ! peut-être doutez vous de ce que je vous dis ; c'est encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiselle. Eh bien, cet homme puissant ?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations, & le poursuivit avec tant d'acharnement qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prevenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués, & mon malheureux pere, qui s'étoit dépouillé de tout, se vit bientôt dans la plus extrême,

oui, Monsieur, dans la plus extrême misere. Il revint en province ; je sortis du couvent où j'avois été élevée ; je me défis d'une partie de mes habits, & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faisois & que j'envoyois vendre, nous subsistions. La recette d'un petit bureau vint à vaquer ; une personne de considération vous écrivit en notre faveur...

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiselle ? De quelle ville ? De quelle province ?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou : c'est notre patrie.

ALCIMON, *à part.*

O ciel ! (*Haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit ; il n'y a que quelques mois que je suis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui

à qui vous avez ſuccedé ; il accorde l'emploi ; Mademoiſelle & ſon pere commençoient à être un peu plus à leur aiſe, & oublioient preſque leurs malheurs, lorſque des voleurs entrerent de nuit dans leur maiſon, & emporterent tout ce qui étoit dans la caiſſe. Vous voilà inſtruit, Monſieur, ſur ce vieillard, ſur ce Pere infortuné que vous voulez pourſuivre & faire traîner en priſon.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion.*

Le pourſuivre ! le faire traîner en priſon ! ah ! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je ? Vos larmes coulent ? Ne tâchez point de me les cacher ; cette ſenſibilité vous fait honneur.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GERONTE.

LE CHEVALIER, *à Geronte qui paroit au fond du Théâtre & qui n'oſe avançer.*

APROCHEZ, aprochez, vous dis-je, & ne craignez rien ; Monſieur eſt inſtruit & très touché de vos diſgraces.

GERONTE, *ſe jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monſieur, je me jette à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec tranſport.*

A mes genoux ! mon pere !

GERONTE.

C'eſt vous, mon fils ! vous êtes dans l'opulence & moi dans la miſere !

ALCIMON.

Je ſuis indigne de voir le jour ! cependant je pourrois vous dire que l'homme puiſſant qui m'avoit perſécuté, ſe trouvant cinq ou ſix mois après au lit de la mort, me rendit juſtice & employa en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris ; on me rendit ma place & mes biens ; je vous demandai à mes indignes amis ; honteux ſans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ ; qu'ils n'avoient pû ſçavoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez ſuccombé à vos chagrins.

GERONTE.

Embraſſe moi, ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs ; je te retrouve, tu es heureux ; embraſſe moi, embraſſe ta ſœur.

ALCIMON, *au Chevalier, après avoir embraſſé ſon pere & ſa ſœur.*

Que ne vous dois-je point, Monſieur ! Permettez-moi de vous offrir ſa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuſerai point de la reconnoiſſance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiſelle à un mariage qui ſeroit peut-être contre ſon inclination.

GERONTE.

Ah, Monſieur, je vous ai dit quelles étoient ſes attentions, ſes ſoins, ſa tendreſſe, & tout ce qu'elle faiſoit pour un pere accablé par l'age & l'infortune ; je ne doute point que la ſympathie n'ait déjà lié deux cœurs auſſi vertueux que le vôtre & le ſien. (*Il prend la main du Chevalier & celle de ſa fille, & les met l'une dans l'autre.*)

FIN.

DANS quelques réflexions sur cette petite Comédie, Mercure de France, Septembre 1761, pag. 200, *j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'observer que mon Financier, comme la plûpart des hommes, a le cœur moins gâté que l'esprit; que son peu de compassion pour les malheureux, n'est point une disposition naturelle de son ame à la dureté, mais un vice en quelque sorte de son état, & qu'on acquiert assez ordinairement avec l'opulence; que d'ailleurs, dans toute la Piece, il ne dit & ne fait rien qui désigne un méchant ou malhonnête-homme, & qu'ainsi la nature doit agir aussi puissamment sur lui que sur tout autre, lorsqu'il reconnoit son pere. Cette observation repond à la critique d'un Journaliste, qui, dans un extrait très-infidelle à tous égards, dit que tout-à-coup, au denouement, je fais de mon Financier un très-honnête-homme, après lui avoir donné, pendant toute la Piece, un caractere très opposé. S'il y a quelque merite dans cette petite Comédie, j'ose dire qu'il consiste principalement dans la vraisemblance des choses, & dans la vérité & la vraisemblance des caracteres.*

EXTRAITS
DE QUELQUES
COMÉDIES.

EXTRAIT
DE PANDORE.

J'Étois très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut pluſieurs repréſentations, & fut toujours aſſez aplaudie, parce que mon âge & un militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scene eſt dans un Sallon de l'apartement de Vénus, dans l'Iſle de Lemnos. Elle ouvre par ces deux fameux fils de Japet, Promethée & Epimethée.

PROMETHÉE.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette Iſle de Lemnos ? Tu as de grandes conférences avec Vulcain ; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme ? Serois-tu amoureux de Vénus ? Je te ſurprens encore dans ſon apartement...

EPIMETHÉE.

Moi, amoureux de Vénus ? Je suis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce, pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déesse.

PROMETHÉE.

Eh, que t'ont-ils fait ?

EPIMETHÉE.

Ils m'ennuyent.

PROMETHÉE.

Ma foi, ils m'ennuyent bien aussi !

EPIMETHÉE.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux ?

PROMETHÉE.

Leur grandeur me flate, & je ne m'aperçois qu'ils m'ont ennuyé, que lorsque ma vanité n'est plus occupée de leur présence. A l'égard des Déesses, elles se rapprochent tant de l'humanité, qu'il seroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits sur la Cour céleste, Epimethée dit à son frere qu'il va se marier.

PROMETHÉE.

Et en conſéquence, tu viens voir Vulcain ? Cela eſt dans l'ordre ; tu lui dois la premiere civilité.

EPIMETHÉE.

Je t'aſſure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHÉE.

J'entends ; on l'a miſe preſqu'en naiſſant dans le Temple de Veſta ? Eh, mon cher frere, l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevée une jeune perſonne, la dérobent-elle aux mouvemens de ſon cœur ? Non ; rempli de deſirs, ſon jeune cœur cherche partout des objets qui les lui expliquent, & juſqu'aux peintures dont on orne les Temples, l'inſtruiſent ; elle voit dans un tableau la naiſſance du monde ; l'Amour voltige au milieu du cahos qui commence à ſe débrouiller ; ſon flambeau anime tout, allie tout ; dans un coin du tableau, un mortel & une

mortelle se donnent la main ; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils se jettent : ma foi, la jeune prêtresse médite & commente amoureusement sur cette union, & ne pense gueres aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Vesta... Mais, voyons, quelle est la jeune fille que tu épouses ?

EPIMETHÉE.

Elle n'est point fille.

PROMETHÉE.

Quoi, c'est une veuve ?

EPIMETHÉE.

Non ; elle n'a jamais été mariée.

PROMETHÉE.

Comment ? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'est point fille ? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver ; il y en a beaucoup comme cela.

EPIMETHÉE.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHÉE.

Cela ce peut ; ſouvent, on ne l'attend pas, pour faire connoiſſance avec le plaiſir.

EPIMETHÉE.

En un mot, Vulcain a bien voulu faire pour moi une Statue que Jupiter animera & que j'épouſerai ; comme ſon cœur ſera tout neuf, il me ſera aiſé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coquetterie que l'éducation & l'exemple des meres...

PROMETHÉE.

Eh, mon ami, le deſir de plaire, & parconſéquent la coquetterie, ſont dans le cœur d'une femme un ſentiment inné, & que rien ne peut y détruire... Mais, j'aperçois Jupiter avec Vénus & Vulcain ; éloignons nous.

EPIMETHÉE.

Tu as raiſon ; car Jupiter ne t'aime pas.

PROMETHÉE.

Je le ſçais.

EPIMETHÉE.

Tu as, dit-il, de l'esprit, mais...

PROMETHÉE.

Mais, il n'aime pas l'esprit, & en effet il doit souhaiter qu'on soit un peu bête.

Ils s'éloignent.

Vénus se met à sa toilette. Vulcain se plaint à Jupiter & fait un détail assez étendu de la maniere dont cette Déesse partage ses momens ; elle ne lui répond que d'un ton doux, par quelques plaisanteries, & s'en va, en se regardant encore au miroir, & en disant, Adieu, petit mari ; tu ne parviendras pas aujourd'hui à me fâcher ; je me trouve trop jolie.

JUPITER, *seul avec Vulcain.*

Serez vous donc toujours en querelle avec votre femme ?

VULCAIN.

Non ; je prends mon parti.

Deux Ciclopes emportent une Statue.

Faites moi le plaiſir de regarder cette Statue.

JUPITER.

Elle eſt très belle.

VULCAIN.

Ne ſeroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie ? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures ſi vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Epimethée ; mais je la garde pour moi, & je vous prie de trouver bon que je l'épouſe.

JUPITER.

Je ne ſouffrirai point que vous vous ſépariez de Vénus

VULCAIN.

Mais...

JUPITER.

Mais, mon fils, dans le rang où nous ſommes, convient-il que nous

soyons sensibles aux infidelités de nos femmes !

VULCAIN.

Quoi, parce que nous sommes des dieux, il doit nous être indifférent qu'elles nous fassent...

JUPITER.

Très indifférent, & je rends, dans cet instant même, un décret par lequel cette indifférence sera désormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & d'un rang distingué. A l'égard de cette Statue, écoutez-moi ; Promethée est une espece d'esprit fort qui s'est avisé d'étudier la nature, & de faire part de ses reflexions aux hommes ; la plûpart négligent aujourd'hui nos autels, & s'ils pensent encore à nous, ce n'est souvent que pour censurer notre conduite ; j'ai resolu de les punir, & pour rendre leur châtiment plus sensible à l'audacieux Promethée, c'est dans sa famille même que je veux choisir le

miniſtre de ma vengeance ; ſon frere Epimethée épouſera donc cette Statue que je vais animer, & à qui tous les dieux feront des préſens ; le mien ſera une boëte fatale ou ſeront renfermez tous les maux.

(*En s'en allant, il touche de ſon ſceptre la Statue qui s'anime & avec qui Vulcain reſte ſeul. Il faut ſe la figurer dans un âge nubile & avec des idées que les objets font moins naître qu'ils ne les réveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel, des jardins & des autres objets qui s'offrent à ſes yeux. Enſuite elle conſidere toute ſa perſonne avec beaucoup d'atention.*)

PANDORE.

Où ſuis-je ? . . D'où viens-je ? . . Et qui m'a miſe ici ?

(*Elle ſe trouve auprès de la toilette de Venus, & ſe contemple dans la glace.*)

VULCAIN, *à part.*

Déja au miroir !

PANDORE, *continuant de se regarder.*

Cela s'aproche, & cela s'éloigne comme moi !

VULCAIN, *à part.*

Elle ne le quitera plus... Paroiſſons.

(Au bruit qu'il fait, elle ſe détourne & marque quelque frayeur, en le voyant.)

Ne craignez pas ; c'eſt moi qui vous ai donné la naiſſance.

PANDORE.

Ah !.. & l'avez auſſi donnée à ce que je vois là ?

VULCAIN.

Ce que vous voyez là, eſt votre reſſemblance, votre image.

PANDORE, *d'un air ſatisfait.*

Ma reſſemblance ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le ſoupçonnois.

(Se regardant avec la plus grande complaiſance.

Comment... en vérité... je ſuis belle... mais très belle. Vous devez avoir bien du plaiſir à me regarder ? Ah ! que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien ; mais il me ſemble que je mérite auſſi que vous me regardiez un peu, & que ma figure eſt aſſez gracieuſe...

PANDORE, *ingénuement.*

Oh non.

VULCAIN.

Oh non ? (*A part.*) La petite impertinente ! mortifions là. (*Haut.*) Nous ne ſommes pas les ſeuls ſur la terre, & il y en a d'autres...

PANDORE, *vivement.*

Ah ! allons vite chercher ces autres ; je veux qu'ils me voyent.

VULCAIN.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empreſſement, vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi ?

VULCAIN.

Parce que, pour plaire, il faut être comme je ſuis.

PANDORE.

Comme vous êtes ? Vous plaiſantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaiſante point.

PANDORE.

Quoi, mes yeux ne ſont pas plus beaux que les vôtres ?

VULCAIN.

Non.

PANDORE.

Vôtre bouche eſt plus agréable que la mienne ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez ?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes ?

VULCAIN.

Vous devez être contente ; vous vous plairez à vous même.

PANDORE.

Mais, puisqu'il y en a d'autres, aparemment qu'on se cherche, qu'on vit ensemble, que par conséquent on désire réciproquement de se plaire, & que de ce désir, il naît certaines unions, certains plaisirs...

VULCAIN.

Vous pourez peut-être vous en procurer, en tachant de vous faire aimer par votre bon caractere.

PANDORE.

Oh, je prétends que ce soit aux

autres à tâcher de se faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coqueterie naissent avec toutes; cela me raccommode presque avec ma femme.

(*Elle examine tout ce qui est sur la toilette de Venus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des brasselets, des peignes &c.*)

PANDORE.

Plus je considere toutes ces choses-là, plus il me semble qu'elles ne sont point à votre usage, & qu'il seroit même ridicule de les voir dans de grosses mains comme les vôtres; cela doit m'apartenir.

(*Elle met quelques fleurs dans ses cheveux, en se regardant au miroir.*)

Cela fait fort bien!

(*Elle aperçoit un petit vase de rouge.*)

Vous êtes vous ſervi de cette couleur pour former celle que j'ai ſur les joues ?.. S'il y en avoit davantage, je crois que je ſerois encore mieux.

(Elle ſe met du rouge.)

VULCAIN, *à part.*

Ah, nature, nature ! vas, je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Promethée & Epimethée viennent voir ſi la Statue eſt animée. Pandore marque une agréable ſurpriſe à la vue de Promethée, & fait connoître, par ſes réponſes ingenues, qu'il lui plaît beaucoup ; de ſon côté, il la trouve charmante, ſans cependant vouloir accepter la propoſition que Vulcain lui fait de l'épouſer ; Epimethée conſent de tout ſon cœur à la prendre pour ſa femme ; mais elle ſe défend de l'être ; elle le trouve trop laid. Vénus qui eſt inſtruite

des deſſeins de Jupiter, vient pour les apuyer ; elle dit à Vulcain, à Promethée & à Epimethée, de s'éloigner un moment, & lorſqu'elle eſt ſeule avec Pandore, elle lui fait une deſcription plaiſante du mariage & de la façon dont un mari & une femme vivent ordinairement enſemble ; Pandore qui, comme toutes les jeunes filles, s'en eſt formé une idée charmante, eſt très étonnée & lui fait quelques objections naïves ; enfin elle ſe laiſſe perſuader, & conſent à épouſer Epimethée. Il revient avec Vulcain & Promethée ; Vénus lui préſente la main de Pandore & les unit. Momus arrive & declare qu'il a des preſens à faire, de la part des Dieux, à la nouvelle mariée, & des ordres de Jupiter à lui communiquer en ſecret ; il reſte ſeul avec elle.)

MOMUS.

Junon vous donne la fierté, & Minerve, la prudence.

PANDORE.

Quels triſtes preſens de nôce!

MOMUS.

Vénus vous donne cet air piquant qui charme tous les cœurs.

PANDORE.

Ah, Vénus! où eſt-elle que je l'embraſſe!

MOMUS.

Apollon vous accorde le privilége d'aſſembler chez vous des Poëtes, des Philoſophes, & d'y tenir bureau d'eſprit.

PANDORE, *avec dédain.*

Qu'il garde ſon privilege.

MOMUS.

Prenez, prenez; on n'eſt pas toujours jeune. Pour moi, je vous donne l'art de fournir à la converſation, la médiſance.

(*Lui montrant une boëte.*)

Mais, voici le grand preſent ; il vient de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui d'un ſeul regard fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE.

Donnez donc ; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

Prenez cette boëte, mais ne l'ouvrez pas ; Jupiter le défend.

PANDORE, *ſeule.*

Tous les mouvemens que peut inſpirer la plus vive curioſité rempliſſent ce monologue. Enfin Pandore, après avoir bien combattu, ouvre la boëte fatale ; le tonnerre gronde, & pluſieurs Acteurs bizarrement habillez, figurent les maux dans le fond du Théâtre. L'Eſpérance vient enſuite, & chante :

Mortels accourez tous ;
Célébrez ma puiſſance ,
C'eſt de moi , c'eſt de l'eſpérance
Que naiſſent vos biens les plus doux.
Mon pouvoir ſemble ne s'étendre
Qu'à donner des deſirs :
Ce ſont de vrais plaiſirs ,
Puiſqu'ils en font attendre.
Mortels &c.

Les illuſions & les chimères , diverſement repréſentées , forment le ballet.

EXTRAIT
DE LA VEUVE A LA MODE,

Comédie en trois Actes, représentée, pour la premiere fois, le 26 Mars 1726.

CETTE Piece étoit assez bien intriguée & assez bien conduite; cependant, si on la redonnoit aujourd'hui, je crois qu'elle n'auroit pas de succès; elle en eut beaucoup dans ce temps-là, parce qu'on crut y reconnoître deux personnes qui étoient alors fort à la mode, & auxquelles certainement je n'avois pas pensé.

ACTE PREMIER.

Eliante est une jeune veuve; Damon est son cousin; Dorante, leur oncle, veut les marier ensemble; mais quoiqu'ils ressentent assez d'amour l'un pour

l'autre, ils chériſſent encore plus leur liberté, & ſont abſolument éloignez de toute idée de mariage.

ELIANTE, *à Dorante.*

Nous marier enſemble ! vous ennuyez-vous, mon oncle, de nous voir unis ?

DORANTE.

Quoi, vous marier enſemble, c'eſt vouloir vous brouiller ? ne vous aimez vous pas ?

DAMON.

Ma couſine me plaît beaucoup ; ſon idée m'eſt toujours plus chere que celle de toute autre ; mais comme toutes les jolies femmes ſe reſſemblent en quelque choſe, j'amuſe indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fond de tendreſſe que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commencé dont les liens ſe reſſerreront encore car ceux du mariage.

ELIANTE.

Au contraire, il gateroit tout. Nous nous aimons, ſans trop croire nous aimer ; nous nous cherchons, ſans preſque y penſer ; ſans y avoir peut-être jamais reflechi, nos petits intérêts, nos amis, nos plaiſirs ſont les mêmes. Si nous étions mariez enſemble, nous nous aperçevrions bientôt de cette reſſemblance qui ſe rencontre dans tout ce que nous faiſons ; elle nous deviendroit peu à peu à charge ; chacun de ſon côté la traiteroit de jalouſie, de défiance ; nous ſentirions une gêne, un embarras réciproque ; les inégalitez, les inconſtances, qui ne ſont rien entre les amans, parce qu'ils n'y ſont expoſez qu'autant qu'ils le veulent bien, deviennent mauvaiſes humeurs, dégouts entre deux perſonnes qu'un lien fatal aſſujettit à vivre enſemble.

DAMON, *lui baiſant la main avec tranſport.*

Que cela eſt bien penſé, ma chere couſine ! je vous aime, je vous adore ; ne craignez point ; non, je ne vous épouſerai jamais.

DORANTE.

En vérité, ma niéce, ne rougiſſez vous pas d'afficher ce caractere de coquette...

ELIANTE.

Il y a une grande difference entre une coquette & moi, Monſieur. Une coquette étudie toutes ſes manieres ; les miennes ſont naturelles. Elle tâche d'attirer beaucoup de monde chez elle, parce qu'elle croit que ce nombreux cortege la fait briller ; je ne veux, moi, que quelques amis choiſis. Une coquette cherche à plaire ; je ne cherche que ce qui me plaît ; en ſortant d'une maiſon, elle ſe demande, ai-je plû ; pour moi, ſi l'on m'a plû, je ſuis

contente ; le plaiſir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante, qui veut abſolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne conſentent pas à ſe donner la main dès ce jour même, il les deshéritera, épouſera la jeune Dorimene & lui aſſurera tout ſon bien. Ils ſont très alarmez de cette menace, & dès qu'il eſt ſorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, ſans être obligez de s'épouſer, ils ne ſoyent pas expoſez à perdre ſa ſucceſſion. Damon dit à Eliante qu'il ſe flate que Dorimene a du goût pour lui, qu'il va être plus aſſidu que jamais auprès d'elle, & qu'il eſpere qu'il l'engagera à refuſer la main de leur Oncle. Eliante n'aprouve pas ce moyen, & ſe charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils ſont menacez. Comme la Scene ſuivante, entr'elle & Marton, ſa femme de chambre, acheve de préparer l'intrigue, je vais la raporter en entier.

ELIANTE.

Damon aime Dorimene, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura jamais que ces petites fantaisies de cœur & de vanité qu'il me semble que vous vous passez assez réciproquement l'un à l'autre.

ELIANTE.

Il est vrai que jusqu'à présent je ne lui avois point vû d'attachement serieux ; il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit ; il me contoit les progrès qu'il faisoit, & souvent même j'étois obligée de lui imposer silence sur les détails, plus ou moins avantageux, qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit ; mais les appas naissans de Dorimene l'ont véritablement frapé ; ce n'est pas par lui que j'ai apris ses empressemens auprès

d'elle ; l'autre jour, quand il vint à Verſailles, & que je lui en parlai, il rougit & n'entra que foiblement dans les plaiſanteries que je faiſois...

MARTON.

Quoi, Madame, ſeriez vous jalouſe ?

ELIANTE.

Non ; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans ſon cœur la préférence que j'y ai toujours eue. Écoute ; tu ſçais que je ſuis allée la nuit derniere au bal, déguiſée en homme ; Dorimene y étoit ; elle ne m'avoit jamais vue ; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant, & je ſuis ſure que ma figure, mon air tendre, vif, empreſſé, ont fait beaucoup d'impreſſion ſur ſon jeune cœur. Il faut que tu ailles la voir ſous mon nom ; que tu lui diſes que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit ſi longtems au bal ; que tu crois qu'il te trahit

pour elle ; que tu veux t'en éclaircir ; que tu l'as envoyé chercher de sa part...

MARTON.

De la part de Dorimene ?

ELIANTE.

Oui. J'arriverai...

MARTON.

Quoi, vous viendrez déguisée en cavalier ?

ELIANTE.

Sans doute, & lorsque je serai entre vous deux, je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur : le sacrifice d'une personne jolie, tu l'es, avance bien les affaires d'un amant qui ne déplaît pas : tu m'accableras de reproches ; tu paroitras désespérée ; il sera même bon que tu verses quelques larmes...

MARTON.

Vous plaisantez ? Quoi, vous voulez que je pleure ?

ELIANTE.

Je ne plaisante point ; il le faut.

MARTON.

Mais, à quoi aboutira tout cela ?

ELIANTE.

D'abord, à me divertir en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que je lui inspirerai pour moi ; ensuite, à l'engager de brusquer mon oncle lorsqu'il lui proposera de l'épouser, & enfin à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais, nous n'avons pas de temps à perdre ; allons, allons vite chez moi nous déguiser.

Il faut observer que Dorante a logé Dorimene chez lui ; qu'Eliante n'y demeure point, & qu'elle est même presque toujours à Versailles.

ACTE SECOND.

Dorimene ouvre la Scene avec Liſette, ſa ſuivante ; elle lui dit que Dorante veut l'épouſer, ſi Damon & Eliante ne conſentent pas à ſe marier enſemble. Liſette lui demande ſi elle pourra ſe reſoudre à en épouſer un autre que Valere, après toutes les promeſſes qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une maniere à la faire douter de ſa conſtance, & enfin elle lui avoue qu'un jeune homme charmant, qu'elle a vu la nuit derniere au bal, eſt un rival bien redoutable pour Valere. Marton arrive, & eſt annoncée ſous le nom d'Eliante. Après quelques complimens, tels qu'on en fait dans une premiere viſite, elle entre en explication, en pouſſant un profond ſoupir, & en continuant de grimaçer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *sous le nom d'Eliante.*

Je venois de perdre mon mari, & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil, lorsqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ses parens. Qu'il étoit aimable ! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer, que toujours délicat sur les bienséances, il ne s'entretenoit depuis huit jours que d'idées lugubres ! Ce jeune homme revint le lendemain, & me dit qu'il m'aimoit ; je lui repondis que je l'aimois bien aussi... Vous riez, Mademoiselle ?

DORIMENE.

Madame...

ELIANTE.

Vous venez de province ; mais lorsque vous aurez passé quelque temps à Paris, & dans le grand monde, vous verrez qu'une femme de qualité, quand elle aime, a trop de délicatesse pour disputer le terrein pied-à-pied, comme une petite bourgeoise.

DORIMENE.

Je ne comprends pas cette délicateſſe-là.

MARTON.

Elle eſt cependant fort naturelle. Une femme qui craindroit que ſon amant ne la vît à ſa toilette, & qui ne lui inſpireroit de l'amour que par des appas empruntez, devroit-elle tirer vanité de ſa conquête ?

DORIMENE.

Non.

MARTON.

Par la même raiſon, il me ſemble que les petits refus, les obſtacles & les difficultez dont s'irrite la paſſion d'un amant, étant des choſes auſſi étrangeres à notre perſonne que le blanc & le rouge, on ne peut gueres s'enorgueillir d'un cœur qu'elles nous conſervent ; mais lorſque nous ſçavons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'aſſoupiſſement, vouloir lui prêter

cette arme contre nous pour ſe l'aſſujettir avec encore plus de gloire, voilà la délicateſſe d'une femme fiere, ſure de ſon mérite, & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits manéges qu'on reproche à notre ſexe.

Comme je n'ai raporté quelques endroits de cette Piéce, que pour en faire connoître l'intrigue, je paſſerai ſuccintement ſur le reſte. La fauſſe Eliante reproche à Dorimene qu'elle lui a enlevé ce jeune amant avec qui elle vivoit depuis ſix mois dans l'union la plus tendre; Dorimene ſe défend d'avoir fait cette conquête dont, au fond du cœur, elle eſt bien flatée. La véritable Eliante arrive, déguiſée en Cavalier, & ſe jette aux genoux de Dorimene, avec toute la vivacité, les tranſports & les airs d'un petit maître amoureux. La fauſſe Eliante ſort d'un cabinet où elle s'étoit cachée, & s'en va, après avoir joué, d'une façon plaiſante, le rôle d'une amante déſeſperée. Dori-

mene, ſeule avec le faux Chevalier, ne lui opoſe qu'une foible réſiſtance, capitule & ſe rend; il exige qu'elle traitera Damon avec la plus froide indifference, & ſurtout qu'elle n'acceptera point la main de Dorante. Damon arrive; il eſt fort déconcerté en voyant un jeune homme aux genoux de Dorimene, & qui lui baiſe la main; il fait quelques plaiſanteries; elle y répond avec dédain, & ſort, en diſant tout bas au faux Chevalier, je vous atends ce ſoir. La Scene ſuivante parut très agréablement traitée; Eliante enfonce ſon chapeau, contreſait ſa voix, & comme le jour commence à baiſſer, Damon ne la reconnoit pas. Dans la converſation qu'ils ont enſemble, ils ſe donnent reciproquement ſujet d'être très piquez l'un contre l'autre, & d'avoir par conſéquent plus d'éloignement que jamais pour le mariage auquel leur oncle veut les contraindre. Cet Acte finit par l'inquiétude,

la jalouſie & la curioſité de Damon, qui n'ayant pas reconnu Eliante, & la prenant toujours pour un rival, la fait ſuivre par ſon valet, Paſquin.

ACTE TROISIEME

Paſquin vient raporter à Damon que ce jeune homme eſt allé tout de ſuite chez Eliante ; qu'il a demandé à la Fleur, un des domeſtiques d'Eliante, qui étoit ce jeune homme ; que la Fleur à ſouri malignement, ſans lui répondre ; qu'ayant regardé un moment par le trou de la ſerrure, il a vû ce jeune homme, aſſis devant le feu, qui ôtoit la bourſe de ſes cheveux, ſon habit, & qui ſe mettoit en robbe de chambre, & qu'ainſi il faut croire, pour l'honneur de Madame Eliante, qu'elle eſt mariée ſecretement. Liſette qui avoit auſſi ſuivi le faux Chevalier, par ordre de Dorimene, a mieux découvert la vérité ; elle aprend a ſa maitreſſe qu'il n'eſt autre qu'Eliante elle-

même, & que la prétendue Eliante eſt Marton, ſa ſuivante. Dorimene, piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer, cherche à s'en vanger, & comme elle ſçait l'éloignement qu'ont Eliante & Damon pour le mariage, elle croit qu'elle ne peut mieux les punir qu'en les mariant enſemble; elle perſuade donc à Damon qu'Eliante eſt marié ſecretement depuis ſix mois, & elle fait accroire la même choſe à Eliante ſur le compte de Damon; tous les deux donnent ſi bien dans le piége, que lorſque Dorante vient avec leur contrat de mariage, & en les menaçant encore de les deshériter, s'ils ne veulent pas le ſigner, ils témoignent qu'ils ſont prêts à lui obéir, & le ſignent, perſuadez l'un & l'autre qu'il ſera nul par un premier engagement; mais comme ce premier engagement n'eſt pas réel, ils ſont obligez de s'en tenir à leur ſignature. Dorante eſt ſi content du ſuccès qu'a eu la petite ſupercherie de

Dorimene,

Dorimene, qu'il consent à son mariage avec Valere.

J'étois à mon Régiment, quand les Comédiens jouerent cette piece ; ils y joignirent un Divertissement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi, & qui furent fort aplaudis.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HIMEN,

Comédie en trois Actes, représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 7 Mars 1727.

J'Étois à la campagne ; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours ; nous la jouames en société ; le manuscrit resta entre les mains d'une des Dames qui y avoit joué ; je fus fort étonné, cinq ou six mois après, étant à Strasbourg, d'aprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727, que cette

piece venoit d'être repréſentée à Paris par les Comédiens Italiens, & qu'elle avoit eu une aparence de ſuccès. Comme je ne me ſuis du tout point ſoucié d'en retrouver le manuſcrit, je ne puis pas en donner l'Extrait. Il en eſt parlé très au long, & avec plus d'éloges qu'elle n'en méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril *1727.*

LE PHILOSOPHE DUPE DE L'AMOUR.

JE ne ſçais pas pourquoi on a mis cette Comédie ſous mon nom ; elle eſt de M. Deſſaudrais Sebire ; il eſt vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entierement achevée, & que je jettai ſur le papier quelques idées dont il s'eſt ſervi dans la cinquieme Scene, entre Lucinde & le Docteur ; voilà toute la part que j'ai à cette piece.

LE
GRAZIE,
COMEDIA
IN UN' ATTO,

Del Signor DI SAINTFOIX;

*Tradotta dal Franceſe dalla Signora Conteſſa di C*****

CETTE traduction eſt d'une jeune Dame qui joint à la figure la plus aimable, tous les talens, toute la délicateſſe & le goût que peuvent donner la nature & l'éducation. Depuis quelque temps, elle aprenoit l'Italien; c'eſt pour ſe perfectionner dans cette Langue, qu'elle s'eſt amuſée à traduire ma Comédie * des Graces.

* Imprimée dans le premier Volume.

PERSONAGGI.

AMORE.

MERCURIO.

EUFROSINA.

CIANA.

AGLAE.

VENERE.

GIUOCHI E [illegible]SI.

La Scena è in un boſco conſagrato a Diana.

LE GRAZIE.

COMEDIA.

SCENA PRIMA.

MERCURIO, AMORE

MERCURIO.

AMore?

AMORE.

Mercurio?

MERCURIO.

Senti; deggio parlarti.

AMORE.

Chi l'impediſce?

AMORE.

Oh! Penſa tù pure che i conſigli m'han ſempre diſpiacciuto.

MERCURIO.

Se non foſſi tuo amico...

AMORE.

Per eſſer mio amico, fà di meſtieri intereſſarſi a' miei piaceri, e non a' miei affari. Voglio narrarti una mia avventura.

MERCURIO.

Che libertino!

AMORE.

Dormivo jeri all' ombra di queſt' albero, allorchè, non ſò da qual rumore riſcoſſo, m'avviddi di trè giovanette, che guattandomi di tempo in tempo, ſotto preteſto di coglier fiori, s'avvicinavano pian piano; *non ci muoviamo, non le intimidiamo*, diſſi frà di me; *laſciamo le venir*. Ed in fatti fingendo ſempre di dormire, ed aven-

do gli occhi ſocchiuſi, le viddi a paſſi timidi & ſoſpeſi, e, per così dire, reſpirando appena, accoſtarſi verſo di me, aggirarmiſi d'intorno, e con occhio piu che curioſo eſaminarmi. La curioſità quanto piu ſi fomenta, tanto piu ſuole aumentarſi, e ſpecialmente nelle giovanette. Queſte a poco a poco rendeanſi piu baldanzoſe; l'una comminciava già a traſtullarſi colle annelle de' miei capilli; l'altra mi ricopriva dì fiori, e la terza ſtendendo dolcemente la ſua delicata mano ſul mio cuore, parea prender piacere nel ſentirlo palpitare...

MERCURIO.

Ti piacevano tutti queſti ſcherzetti?

AMORE.

Molto. Ma un muovimento ed un ſoſpiro che non potei ritenere, le fecero fuggire, o piu toſto volare in queſto recinto, ed in vano mi poſi ad inſeguirle.

MERCURIO.

Non ne potesti prendere una.

AMORE.

Nò; ed indarno parlai, insistetti, e scongiurai che mai non vollero aprir questa maledetta porta la quale avean chiusa fuggendo.

MERCURIO.

Se tù non fossi stato privo delle prerogative della divinità, questa maledetta porta non t'avrebbe arrestato; ed in fine nel loro appartamento avresti potuto...

AMORE.

Ohibò, ohibò! la facilità a divenir felice, spesso impedisce il piacere d'esserlo perfettamente. In oltre, il trionfo d'un Dio non è egli sempre avvelenato dall' idea che forse alla sola vanità, all' ambizione, ed al di lui rango una bella unicamente sacrifica? Laddove un semplice mortale (e tal vuo' parer sempre amando) gode il

dolce e sensibil piacere d'esser sicuro che'gli è il vero oggetto del cuore, e che in lui, non altro che lui si cerca. Ecco il Nettare, ecco l'Ambrosia, che l'amor proprio per l'umanità compone, e che mai non può offrire ai Numi.

MERCURIO.

Hò caro di vederti pensar così. E, che? Tu pretendi di ragionare? Ma, dimmi di grazia, credi tù che non vi sia un piacere ancor più lusinghiero di quello d'essere amato a contemplazione della propria persona?

AMORE.

E quale?

MERCURIO.

Il piacere di far tutto per la persona amata allorchè si puole; di colmarla di gloria, di onori; e di crearle, per così dire, un nuovo essere, con renderla immortale. Or dunque, da te solo dipende il gustare un tal

piacere. Giove m'invia a dirti che frà queſte belle giovanette che ti fanno ſi grato il ſoggiorno della terra, tu puoi ſcegliere, e nominargli quella che più ti piacerà, Egli è pronto a riceverla nel cielo.

AMORE.

Gli ſono infinitamente obligato; e non che una, ma conoſco dieci mortali belliſſime, ſpiritoſe, allegre, gioconde, che occuperanno a maraviglia il lor luogo nell' olimpo, e rinuoveranno un poco quella antica corte, che, ſia detto frà noi, diviene ogni giorno d'una malinconia... Le noſtre Dee ſon d'una noja...

MERCURIO.

Ma tù dei ben penſare che non ſono le tue amanti, quelle che Giove vuol collocar nel Cielo. Jeri, in un congreſſo dell' Olimpo, dopo una matura deliberazione, le unanimi opinioni furono, che il ſolo mezzo d'in-

catenare il vivo e licenzioso umore che ti fà fare ogni giorno tante ſtorditerie, era il maritarti.

AMORE.

Maritarmi! maritarmi!

MERCURIO.

Uh, come gridi!

AMORE.

Come? Per farmi dunque una sì ſciocca, ſi inſipida, sì ridicola propoſizione, Giove t'invia ſulla terra?

MERCURIO.

Come? In termini sì dolci, sì civili, sì oneſti, riſpondi agli ordini di Giove? E pur ti dichiaro che vuol eſſere ubbidito.

AMORE.

T'aſſicuro che non lo ſarà.

MERCURIO.

Tù l'iriterai ad un ſegno che prenderà qualche diſpiacevole riſoluzione contra di te.

AMORE.

Eh, qual peggiore diquella di maritarmi?

MERCURIO.

Credimi..

AMORE.

Oh! credimi tu ſteſto. Baſta l'eſſerti incaricato d'una sì impertinente propoſizione, ſenza volere ancora annojarmi co' ſciocchi tuoi conſigli.

MERCURIO.

Baſta così; mi taccio. Finalmente, che m'importa? Fa quel che vuoi. Mene vado a render conto della mia commiſſione. Addio Amore.

AMORE.

Addio.

MERCURIO *in diſparte, nell'andarſene.*

Traveſtiamoci, per iſpiar tutti i ſuoi andamenti, e procurar d'intorbidare i ſuoi piaceri.

SCENA II.

AMORE, *solo.*

MARITARMI? Ah! scacciamo questa stravagante idea, ed unicamente occupiamoci de' felici momenti che passerò, se posso una volta introdurmi in questo Recinto. M'è stato asficurato ch'erano venti, belle per la più parte. Qual piacere non avrò fra quest' innocente gregge, accarezzato, amato, l'oggetto di tutte le sue cure, di tutti i suoi pensieri, di tutti i suoi desiderii! Poichè non si tratta che della prima, se posso averne una, tutte le altre son sicure. Ma, quando anche non mi facessi amare, se non da quelle tre che viddi jeri, elle sono adorabili... Sento qualche rumore dietro questa porta! Senza dubbio son' esse. Le riflessioni della

notte le fanno qui rivenire; non escono se non per cercarmi... Andiamoci però adagio; sono ancor sì giovani, sì timide, sì poco addomesticate, che sòlamente nel forzarle, per così dire, a voler ciò che defiano, si può sperar di venirne à capo; una tal qual vergogna le impedirebbe d'inoltrarsi, se mi mostrassi loro ad un tratto; nascondiamoci adunque, e non ci facciam vedere che dopo avere impossibilitata la lora fuga.

SCENA III.

EUFROSINA, AGLAE, CIANA, *aprono la porta, vi rimangono un momento sospese, e dopo s'inoltrano, riguardando da tutti i lati.*

EUFROSINA.

HO un bel guardare, non lo vedo,

CIANA.

Nè meno io.

EUFROSINA.

Ne rimango ſorpreſa.

AGLAE, *con traſporto.*

Ciò non mi ſorprende. Non gli dicemmo jeri che non volevamo aſcoltarlo?

EUFROSINA.

È vero; ma...

Ciana ritorna al fondo del Teatro, ove rimane a riguardare da parte ad altra.

AGLAE.

Ma ecco come ſiamo noi altre fanciulle; non ſappiamo mai quel che vogliamo. Se l'aveſſimo rincontrato quì, ſaremmo forſe, come jeri, fuggite.

EUFROSINA.

Non ſo negarlo.

AGLAE.

Perchè ci ſpiacce di non trovarlo?

EUFROSINA.

Senti, vorrei fuggirlo, ma vorrei che mi cercaſſe.

AGLAE.

Odi, ſono preſſo a poco dal tuo parer; ma ſento nello ſteſſo tempo, che ciò ſi contradice. Biſogna prendere un eſpediente.

EUFROSINA.

E qual eſpediente? Ci vien detto ogni giorno che gli uomini ſon sì cattivi...

AGLAE.

Aſcolta; coſtui è sì ragazzo...

EUFROSINA.

Ragazzo, quanto tù vuoi, egli hà nella fiſonomia un non sò che di sì vivo, sì maligno, sì ardito... correbbe riſchio, cred'io, chi ſi trovaſſe ſola con lui.

AGLAE.

Di che?

EUFROSINA.

Oh! tù melo domandi, come se mi fossi trovata nel caso di saperlo.

AGLAE.

Nò; ma che t'immagini?

EUFROSINA.

M' immagino che gli uomini vogliono tutto ciò che fà d' dopo che noi altre fanciulle non vogliamo.

AGLAE.

Eh bene, basta non volere.

EUFROSINA.

Ciò forse non ci riesce sì facile. I lor discorsi son sì teneri, sì appassionati ... ci troviamo senza dubbio nostro malgrado commosse. Fissando i loro sguardi sopradi noi, sene avveggono; stimolano davantaggio; ci prendono una mano, la retiriamo; piglian l'altra ... tutto questo, senti, mia cara ... in verità ... sì ... penso che si ha un grand' imbarazzo... Tù sorridi? Forse no'l credi?

AGLAE, *ironicamente.*

Oh, lo credo; ma mi maraviglio nel medesimo tempo come senza esserti trovata in un tal caso, puoi dipinger sì ben le cose.

EUFROSINA.

Fai pur l'astuta fuor di luogo; Come se non vi fossero mille simili idee, che vengono da loro stesse. Tù vuoi sempre burlare; non ti dirò più nulla.

AGLAE.

Entrambe ci perderemmo troppo: poichè tu vedi che frà trè buone amiche come noi siamo, presso a poco della stessa età, e rinchiuse quasi dalla culla in questo Recinto, col solo comunicarci l'una l'altra le nostre riflessioni possiamo metterci al fatto sù molte piccole curiosità che ci girano per il capo. Può darsi che non sempre la indoviniamo ben giusto, e che ci formiamo molte chimere; ma alme-

no queſte ſteſſe chimere ci piacciono, ci dilettano, ſi ride, ſi ſcherza, il tempo paſſa...

CIANA, *accorrendo dal fondo della Scena.*

Eufroſina, lo veggo che pian piano ſi caccia frà gli alberi.

AGLAE.

Vien' egli ver noi?

CIANA.

Sì.

EUFROSINA.

E egli ben lungi?

CIANA.

Nò.

EUFROSINA.

Rientriamo, credetemi, rientriamo.

CIANA.

E Come! rientrare? E' a due paſſi, ti dico; e per l'appunto ſul paſſaggio frà la porta e noi. E giacche ſono uſcita! hò caro di paſſeggiare.

AGLAE.

Oh! anch'io: il tempo è sì bello.

EUFROSINA.

Ma...

CIANA.

Ma... mira, eccolo.

SCENA IV.

AMORE, EUFROSINA, AGLAE, CIANA.

AMORE.

DI grazia, belle ninfe, non mi fuggite: permettete che vi parli un sol momento.

EUFROSINA.

Lasciateci, lasciateci; apparteniamo a Diana.

AMORE.

In nome di questa Dea, in nome di tutti i Dei, degnatevi ascoltarmi.

EUFROSINA.

EUFROSINA.

Che mai potreſte avere a dirci?

AMORE.

Quando ſaprete lo ſtato mio infelice, vi rincreſcerà di non avermi ſin da jeri ſoccorſo.

EUFROSINA.

Quale ſtato? Qual ſoccorſo? Chi dunque ſiete?

AMORE.

Uno ſventurato giovane, dalla ſua Patria lontano, fuggito dal recinto de' ſacerdoti di Giove.

EUFROSINA, *con ſeverità.*

E perchè ſiete fuggito dai ſacerdoti di Giove?

AMORE.

I crudeli! ah quanto piu vi rimiro, altretanto mi ſdegno contro di loro; quando chiedeva loro coſa era una donna, con quali colori mele dipingevan tutte! Ma, belle Ninfe, dalla maniera con cui mi fuggite, mi fareſte

ſoſpettare che foſte anche voi ſtate allevate in una fatal prevenzione contro gli uomini? Che inumanità, di volere ſpargere un ſeme d'antipatia frà due ſeſſi che non ſono formati ſe non ſe per la felicità l'un dell' altro.

EUFROSINA.

Non cene curiamo, nè vogliamo conoſcere tal felicità. Conſiſte la nostra a viver tranquillamente in queſto ritiro.

AMORE.

Ah, ſe aveſte veduto ciò, che hò vedut'io!.. Son due giorni, che avendo trovato a caſo una porticella del giardino aperta, uſcii per la prima volta di mia vita dal noſtro chioſtro. Spaſſeggiava ſpenſieratamente, allorchè udii alcune voci dietro un ceſpuglio; m'avvicinai. Che divenni io! Quali termini! Quali eſpreſſioni riſuonarono al mio orecchio, ò piu toſto al mio cuore! Credei toſto ad un tal

linguaggio, che foſſero due Divinità. E pure, non erano ch' un Paſtorello ed una Paſtorella; ma mille volte più felici in quel momento degli ſteſſi Dei. I lor ſoſpiri, i loro traſporti, ogni parola che pronunziavano, tutto recava a' miei ſenſi uno ſconvolgimento, ch'io non avea mai ſentito. Non avea mai veduto veruna donna; mi ſentiva balzar l'anima in petto; era tutta ne' miei ſguardi, infiammandoſi al fuoco che reſpiravano que' due teneri Amanti, godendo quaſi quanto eſſi medeſimi de' lor proprii piaceri; eſſa ne divorava, per così dire, gl' inſtanti. Ma nel medeſimo tempo, una voce crudele che mi chiamava per rientrar nella mia priggione, venne ad involarmi alla mia eſtaſi. Belle Ninfe, il mio cuore veniva d'eſſere riſchiarato; poteva io, ſenza fremere, riguardar quelle mura che m' avean

per tanto tempo privato del goder della vita. Nò; inquel punto giurai di mai più rientrarvi; e precipitosamente allontanandomene, caminai il resto del giorno ed una parte della notte, finché oppresso finalmente dalla fatica, mi colcai a piè di quest' albero ove jeri mi trovaste addormentato. Ecco la mia avventura. Non avrete voi compassion di me?

EUFROSINA.

Ma, qual compassione? Che ci chiedete voi?

AMORE.

Son trè giorni che vivo di soli frutti selvaggi: hò passato due notti coricato a piè d'un' albero; le notti son sì fredde! hò estremamente sofferto.

EUFROSINA.

Lo credo bene; ma all'intorno di questa foresta vi sono molte capanne di Pastori, ove non si rifiuterà di ricovrarvi.

AMORE.

Oh Cielo! Mi converrebbe raccontar loro il mio caso; si farebbero forse un dovere di ricondurmi ai Sacerdoti di Giove; credete voi, e soprattuto, or che vi hò vedute, che non volessi più tosto morir mille volte, che ritornarvi?

EUFROSINA.

Come volete dunque voi fare?

AMORE.

Ahimè! se una di voi, come io lo sono, smarrita, si fosse trovata alla porta del chiostro in cui sono stato per sì lungo tempo rinchiuso, con qual' ardore, con qual piacere, a tutti gli altrui sguardi tenendola ascosa, le avrei dato un' asilo! Qual cura n'avrei preso! Ricuserete voi di far per me ciò ch'avrei fatto pervoi?

EUFROSINA.

Che! ardite proporci di ritenervi con noi, là... di nascosto, nel nostro Recinto?

AMORE, *d'un' aria di ſimplicità.*

Senza dubbio.

EUFROSINA.

Eh, via, via; voi non ci penſate.

AMORE.

Come? vorreſte piu toſto laſciarmi perire?

EUFROSINA.

Come? Avete voi potuto ſperare un ſol momento...

(Alle ſue Compagne.)

Rientriamo, rientriamo.

AMORE.

Oh Dei! qual ſorte è la mia! Oh Dei! poſſibil è che a tante bellezze s'uniſcano cuori sì barbari! Andate, Crudeli, andate frà le voſtre Compagne ad applaudirvi della voſtra crudeltà, mentre io povero ſventurato giovanetto, mancando di tutto, op preſſo dalla fatica, e molto più dal vivo dolor che mi cagiona un trattamento sì inumano, mene vado in

queſta foreſta ad aſpettare la fine d'una vita infelice. Fra poco ſentirete, che ſono ſtato trovato in qualche grotta, gelato, morto di freddo: all'età mia, quale horribil deſtino!

CIANA, *intenerita.*

Eufroſina, e' mi trafigge il cuore.

AMORE, *fingendo di piangere e d'andarſene.*

Addio.

AGLAE, *ad Eufroſina nella ſteſſa maniera.*

E ſe moriſſe di fatto.

EUFROSINA, *intenerita.*

Fermatevi... In verità, ciò che ci chiedete, è egli ragionevole?

AMORE.

In verità, è egli poſſibile che voi ſiate ſenza pietà?..

EUFROSINA.

Ne abbiamo forſe troppo. Penſate un poco, di grazia, a qual pericolo ci eſporremmo, ſe ſi veniſſe a diſco-

prire che noi aveſſimo naſcoſto frà di noi un giovanetto?

AMORE, *con traſporto.*

Eh, chi potrà ſaperlo? Non ſarà difficile di trovar qualche naſcondiglio ove mi porrò quando vi verranno delle viſite. Il reſto del tempo, ſempre inſieme, belle Ninfe, che piacere! che contentezza! farò d'una gioja, d'un' allegria!.. Rideremo, canteremo, ci divertiremo a mille giuocarelli!.. Vedrete che i giorni, che, frà fanciulle, vi han parſo ſenza dubbio ſin' ora molto nojoſi, vi ſembreranno minuti. Andiamo; l'ora è favorevole, quaſi tutte le voſtre compagne ſono alla caccia; entrate ſubito; paſſate le prime per eſaminar ſe qualcuno poſſa vedermi; io reſterò alla porta, ed al ſegno che mi farete...

MERCURIO, *dietro il Teatro, contrafacendo la voce d'una donna.*

Eufroſina? Ciana? Aglae?

EUFROSINA.

Oh cielo! siamo chiamate. È qualcuna delle nostre compagne che ci cerca! Fuggite presto, fuggite; procurate di nascondervi nel più folto del bosco. Se foste stato udito, saremmo perdute.

AMORE, *in disparte nell' andarsene.*

Ah, la maledetta Ciarliera, che viene in mal punto... Ma finalmente non è altro, che un piccol ritardo; e credo che possiamo di già contar queste trè, come nostre.

Esce, riguardandole con un maligno sorriso, e con un' aria di superiorità; Eufrosina che hà sorpreso un tale sguardo, lo siegue con gli occhi; e rimane poscia pensierosa sul davanti del Teatro, mentre le sue Compagne che sene vanno, rincontrano Mercurio, che le riconduce.

SCENA V.

MERCURIO, *sotto la figura d'un Cacciatore*, EUFROSINA, CIANA, AGLAE.

MERCURIO.

ECcolo partito, inoltriamoci. Fermatevi, belle Ninfe, fermatevi. Per allontanarlo, hò contrafatto la voce d'una delle voſtre compagne. Ah! quanto giunſi a propoſito al ſoccorſo della voſtra innocenza! era tempo.

AGLAE.

Era tempo? Che volete dire? È un giovanetto, che ci raccontava la ſua avventura; ma a cui non avremmo certamente accordato ciò che ci chiedea.

MERCURIO.

Povere Colombe, ſotto l'artiglio

dello sparviere, di già non battevate più che d'un' ala ! Con quali ragiri, con qual destrezza, con quali menzogne, lo scellerato tentava introdursi !

CIANA.

Menzogne ? Eh che, non è egli realmente fuggito dai Sacerdoti di Giove ?

MERCURIO.

Egli ? è un libertino che non fa altro che andar vagabondo, non avendo altra legge che i suoi desiderii, che il suo capriccio per guida, ed il piacere per oggetto ; sempre più vivo, che delicato ; sempre men sensibile al dono, ch' avido del trionfo d'un cuore ; tanto più pericoloso, quanto che al primo aspetto niente sembra più dolce, più sommesso, più modesto, e più ingenuo : ma appena viene accolto, accarezzato, si comincia a sorrider con lui, che diviene ardito, temerario,

intraprendente : fin tanto che la ſperanza l'anima , fin tanto che gli ſi reſiſte , egli è tenero , volenteroſo , pien d'ardore. È egli felice ? Diviene un tiranno , e ben toſto un ingrato , un perfido.

AGLAE.

Come lo dipingete !

MERCURIO.

Tal qual' è , e tal qual lo proverete , ſe diſprezzerete i miei avvertimenti.

AGLAE.

Eufroſina , tù penſi , e nulla dici ? Credi tù. . .

EUFROSINA , *riſcuotendoſi con vivacità dal ſuo profondo penſare.*

Credo , che ſu queſto furbetto non ſene potrebbe dir troppo. (*A Mercurio.*) Lo confeſſo , m'aveva intenerita ; e ſento che malgrado i voſtri conſigli avrei avuto della pena a prenderlo in ſoſpetto , ſe non ſi foſſe da per ſe ſteſſo ſcoperto.

AGLAE.

Come?

CIANA.

Che hai tù dunque notato?

EUFROSINA.

Nel lasciarci, hà lanciato sopra di noi uno sguardo, che in un' istante m' hà disvelato l' anima sua tutta intiera: fù un certo sorrider maligno, crudele, schernevole come volendo dire; *và bene; son contento; eccone già trè che non potranno fuggirmi.* Oh! non è ancora arrivato ove si crede; e quando ritonerà...

MERCURIO.

Fate a mio modo; non l'aspettate.

EUFROSINA.

Hà voluto ingannarci; gliene voglio far' una...

MERCURIO.

Guardatevi bene, è molto scaltro, e furbo. Il meglio, vi dico, è il fuggirlo.

EUFROSINA.

Non temete niente. M'immagino... Sì... Aglae, dammi la tua ghirlanda; (*A Ciana.*) E tù la tua.

AGLAE, *dando la sua ghirlanda.*

Che ne vuoi fare?

CIANA, *dando la sua.*

Qual' è il tuo disegno?

EUFROSINA.

Vedrete. Nascondetevi dietro la porta. (*A Merurio.*) E voi dietro quel cespuglio.

AGLAE.

Ma spiegaci almeno...

EUFROSINA.

Oh! entrate dunque presto. Non tarderà a ritornare, bisogna, che mi trovi sola.

MERCURIO, *in disparte.*

Nascondiamoci, poichè lo vuole; ò più tosto andiamo a cercar Venere. Ella sola può aver ancora qualche im-

pero sovra di lui, e fargli abbandonar questi luoghi.

AGLAE, *ad Eufrosina, dal fondo del Teatro nell' andarsene.*

Eufrosina, Egli viene, lo veggo.

SCENA VI.

EUFROSINA *sola.*

ANDIAMO a rincontrarlo... può essere egli. Ancor sì giovane, e di già sì furbo! A quella cera, a quel discorso, a quel suono di voce, che penetra al cuore, chi direbbe, che il traditore non abbia il desiderio di esser gradito se non per avere il piacer di sedurre.

SCENA VII.

AMORE, EUFROSINA.

AMORE.

AH, bella Eufrosina, hò la fortuna di rincontrarvi sola! eccomi a capo del mio più dolce desiderio!

EUFROSINA.

Ascoltate, non posso, se non un sol momento fermarmi; mi fa d'uopo rientrare. Sono restata unicamente per dirvi, che ci commuove al vivo il vostro stato; ma che non è possibile di accordarvi quello, che ci richiedete.

AMORE.

Oh Cielo! Siete voi, è Eufrosina, l'una delle trè, a cui il mio cuore s'era veramente votato, che mi pronunzia la sentenza di morte!

EUFROSINA.

La ſentenza di morte ? Siamo dunque le ſole, che poſſiamo darvi un' aſilo ? Se non ci aveſte vedute, non avreſte voi cercato altrove, all' intorno di queſta foreſta ? . .

AMORE.

Ma, crudele, vi hò veduta ; ed è omai impoſſibile ch'io viva privo di voi. Spiro a' voſtri piedi, ſe mi abbandonate.

EUFROSINA.

Aſcoltate dunque la ragione.

AMORE.

Aſcoltate dunque la pietà.

EUFROSINA.

Non vi dovrebbe baſtar l'eſſer caro alle perſone, ſenza eſiggere certe coſe ? . .

AMORE.

Poſſiamo noi, quando alcuno ci è caro, compiacerci di vederlo ſoffrire ?

EUFROSINA.

Fate conto, che vi ſono certi paſſi...

AMORE.

Penſate, che non ven' è uno, che non debba eſſer ſacrificato al più tenero Amante...

EUFROSINA.

Quanto ſiete inſinuante! mi mettete in grande agitazione... Ah! non avrei dovuto aſpettarvi.

AMORE, *inginocchiandoſi.*

Bella Ninfa!..

EUFROSINA.

Come, come, alle mie ginocchia? Non vi penſate; ſe veniſſe qualcheduno?

AMORE.

Neſſuno viene.

EUFROSINA.

Eh bene, benche neſſuno veniſſe, non mi converrebbe, che foſte a' miei piedi. Alzatevi, alzatevi, vi dico.

AMORE, *baciandole la mano.*

Vi adoro... Ah lasciatemi baciar mille e mille volte questa divina mano...

EUFROSINA.

Finite... finite vi dico... che Estravaganze! Chiamerò... chiamero... Sapete voi, che coteste vostre vivezze sole m'impedirebbero di ricevervi frà di noi?

AMORE.

Ah! bella Eufrosina, non dubitate un istante che il mio rispetto non sia eguale per sempre al mio amore.

EUFROSINA.

Non lo crederei... ascoltate, non vi riceveremmo se non ad una condizione.

AMORE.

E quale?

EUFROSINA.

Converrebbe... Ma, nò, nò... Credetemi, separiamoci, separiamoci.

AMORE, *ritenendola.*

Degnate, di grazia, spiegarvi.

EUFROSINA.

Eh bene, vorrei che foste assolutamente nostro prigioniere: non vi caricherei di catene molto pesanti. Vedete voi queste ghirlande? Vi legherei le braccia, le mani...

AMORE.

Che idea!

EUFROSINA, *fingendo andarsene.*

Questo non vi conviene egli? Addio.

AMORE.

Fermatevi. Che! volete che in mezzo di voi trè io sia legato?..

EUFROSINA.

Sì.

AMORE.

Per mia fè farei una bella figura!

EUFROSINA, *fingendo ancora andarsene.*

Eh bene, poichè meglio vi aggrada, passate ancor la notte a piè dell' albero: buona sera, addio.

AMORE, *in disparte.*

Che stravagante proposizione! Ma tutto considerato, non deggio riguardarla, se non come una piccola affettazione di virtù, ò piuttosto come timidità di fanciulla, che, a favore della cautela, ch' esigge, cerca a farsi illusione sul passo, che rischia. Mi disciorranno subito. Posso fidarmi al loro cuore, la principal cosa è d'introdurmi.

(*Riconducendo Eufrosina, che seue andava adagio.*)

Bella Eufrosina, dovete credere, che per esser con voi, non v'è condizione, che'io non accetti; e pure...

EUFROSINA.

E pure!.. Finiamo, determinatevi. Comminciate a darmi qualche sospetto...

AMORE.

Non sarebbe giusto. Via, via, m'abbandono intieramente a voi.

EUFROSINA.

Vediamo dunque... Tenetevi così... benissimo.

AMORE, *mentre ella lo lega colle ghirlande.*

I legami, co' quali incatenate il mio cuore, pur dovrebbero bastarvi. Un vero Amante è sempre sommesso, rispettoso... Quanto mi stringete?

EUFROSINA.

Ora sedetevi.

(Dopo avergli legato le braccia, lo fà sedere a piè dell' albero, e comincia a legargli i piedi.)

AMORE.

Che volete fare di più? Come? Non volete ne pure ch'io possa caminare? Oh! tante cautele mi paiono molto strane?

EUFROSINA, *avendolo legato, dice ironicamente.*

So bene che non è questa l'ordinaria maniera con cui andate procacciando

buona fortuna amorosa; ma ecco come vogliamo che siate. Vado a cercar le mie Compagne per ajutarmi à còndurvi via.

SCENA VIII.

AMORE *solo sedente a piè dell' albero.*

ELLA sà che non è l'ordinaria maniera con cui vo procacciando buona fortuna! Cosa vuol dire con tali parole, che hà pronunziate d'un accento ironico? Come! non darebbero forse fede all' istoria, che hò loro detta? Vorrebbero divertirsi a mie spese? Sarei io lo scherzo di tutto questo? Dopo avermi ritenuto con esse loro tutta la sera senza disciormi, dopo essersi ben divertite della mia figura, se domattina mi metteſſero fuor di casa con tutte le beffe che merito!.. Che bella avven-

tura ! Che vergogna ! Che ridicolo ! oh ! mi ſono eſpoſto, come uno ſciocco, uno ſcimunito, uno ſtordito. Coſa fare ? Non poſſo muovermi. Crepo di rabbia.

SCENA IX.

AMORE, EUFROSINA, AGLAE, CIANA, *ſi ſedono tute trè a piè dell' albero all' intorno di Amore.*

AGLAE.

AH, eccovi dunque preſo ?

AMORE.

Come dite preſo ? Avreſte forſe diſegno di farmi male ?

AGLAE.

Nò, in verità. Venghiamo a cercarvi per condurvi con noi, ed avremo di voi molta cura. Ma mi ſembra che un' avventura con trè fanciulle, belle,

belle, che aspettano la notte per introdurvi misteriosamente da loro, dovrebbe ispirarvi un certo umore allegro, trionfante, che non veggo in voi? La facilità, con cui cediamo a ciò, che bramate, vi rende credo di già men vivo, meno accalorato?

AMORE.

Oh! dipende, da voi di vedermi così vivo, così ardente, ch' esserlo possa. Ma ecco una maniera veramente straordinaria di cedere ai desiderii delle persone col ritenerle legate!

AGLAE.

Che fa questo?

AMORE.

Come! che fa questo? Fa tutto.

EUFROSINA.

Pensate dunque che se non lo foste, noi saremmo timide, ritenute, imbarazzate con voi, invece che essendo in nostra balia come lo siete, vi faremo mille dolci carezze...

AMORE.

Tutte queſte piccole carezze ſarebbero perdute per me : non voglio che mene ſian fatte di quelle a cui non poſſa corriſpondere. E vi prego di cominciare dal non avvicinarvi tanto.

EUFROSINA, *accarezzandolo.*

Ah ! come avete pure l'aria, e tutte le maniere d'un ragazzo male allevato !

CIANA, *anche accarezzandolo.*

Come ſi ſarebbe potuto correggere ? E' sì bellino.

AGLAE, *riguardandolo teneramente.*

E' vero, che la ſua figura è amabile ! Farà d'uopo ritenerlo con noi un meſe almeno.

AMORE.

Sempre legato ?

EUFROSINA.

Sempre, ſenza dubbio : ma altreſi ſempre accarezzato : poco fa mi pareva che prendeſſe molto piacere a

baciarmi la mano; eccola, baciatela ancora...

AMORE, *in collera.*

Finiamola, finiamola, vi dico.

EUFROSINA.

Oh? che fastidioso ragazzo! Ma, vedete di grazia quanto questo è ostinato! Via, via, che mi si baci adesso la mano, poichè lo voglio, Aglae, porgi la tua.

AGLAE.

Volontieri.

EUFROSINA.

E tù Ciana?

CIANA.

Di vero cuore.

(*Gli fan baciar le lor mani.*)

AMORE.

O Cielo!

EUFROSINA, *all' Amore.*

Ahi, ahi, che vergogna l'esser di cattivo umore! Gli diamo a conoscer l'inclinazione, che abbiamo per lui, ed egli si adira.

AMORE.

Ma fin tanto che preſſo di voi non avrò che i ſoli occhi in libertà, tutto ciò, che mi darete a conoſcere, e che potrete moſtrarmi, non ad altro ſervirà, che a farmi arrabbiare. E coſa barbara di farmi tutte queſte voſtre luſinghe, e carezze. Affè! ſe non volete intieramente diſciormi, laſciatemi almeno libero un braccio.

EUFROSINA.

Nò.

AMORE.

Una mano.

EUFROSINA.

Niente affatto.

AMORE.

Oh, queſto è troppo: aſcoltate; ſe mi porrò in libertà da per me ſteſſo, avrete allora a far meco, potrete pur dire, come poco fà a voſtro bel' agio, chiamerò, chiamerò... Mi pagherete tutto.

EUFROSINA, *motteggiandolo.*

Vi credete dunque un Ragazzo assai formidabile?

AMORE, *sforzandosi di rompere i suoi legami.*

Ah! per mia fè, vedremo.

CIANA, *ed Aglae si levano, e voglion fuggire.*

Amica mia, ecco lo che rompe i suoi legami!

AGLAE.

Ah, siamo perdute!

EUFROSINA.

Non temete; hò ben preso le mie cautele, è ben legato.

AMORE, *ad Eufrosina.*

Scellerata!

EUFROSINA, *all' Amore.*

Date vi pace al fine. Non si può negare, che gli uomini siano molto capriccioſi, molto incoſtanti! Con qual' ardore non bramava egli or'ora d'eſſer con noi! Vi è: vorrebbe di già

ſcapparci! Ma vi riterremo bene. Alzate dunque la teſta... Riguardateci... Sù, sù, diteci qualche iſtorietta per divertirci.

AMORE.

Nò, voglio dormire.

EUFROSINA.

Dormir frà noi trè! La ſarebbe bella.

AMORE.

Queſto non vi farà tropp' onore.

EUFROSINA.

Vene impediremo. Meniamolo via.

AMORE.

Non mi menerete, ſe non mi diſciorrete.

EUFROSINA.

Vi meneremo ſicuramente per forza.

(*Si levano e vogliano menarlo via.*)

SCENA X.

MERCURIO, VENERE, AMORE, EUFROSINA, AGLAE, CIANA.

MERCURIO.

COme! Che è dunque, belle Ninfe? Qual violenza volete voi fare a questo giovanetto? Ah!.. eh sei tù Amore?

EUFROSINA.

Amore?

MERCURIO.

Si, egli medesimo. Forse il vostro cuore non velo diceva?.. Venere, venite a vedere il vostro figlio.

AMORE.

Ah, mia madre!.. Ah, mio caro Mercurio! liberatemi.

VENERE.

Liberarvi! Per un decreto della

volontà di Giove, i voſtri legami ſon divenuti indiſſolubili: Ma come egli è buono, quando auche è in collera, hà incaricato Mercurio di farvi ricevere in queſto Recinto, ove rimarrete legato, come lo ſiete, frà queſte fanciulle... Non volevate voi farvi un ritiro d'un' ò due meſi?

AMORE.

Oh Cielo! ſi potrebbe immaginare una barbarie?..

MERCURIO.

Aſcolta, non v'è ſe non un ſol mezzo di ricuperar la tua libertà; ed è lo ſcegliere quella, che più ti piace delle trè, e ſpoſarla.

AMORE.

Ma, perchè dunque Mercurio, parli tù ſempre di matrimonio? Oh, quanto mai gli ſtà bene!

VENERE.

Mercurio, hò detto ſeriamente a Giove, ch'io non voleva che ſi ma-

ritaſſe mio figlio. Che diverrebbe Amore a capo d'un meſe ! Ma per punirlo d'eſſerſi fatto un giuoco crudele della diſgrazia di queſte trè giovanette, alle quali, malgrado la giocoſa maniera, con cui eſſe han paruto trattarlo, egli non hà forſe che troppo iſpirato ſentimenti funeſti al lor ripoſo, Diana hà ottenuto, che i ſuoi legami non potrebbero eſſer diſciolti, ſe non quando aveſſe trovato il modo d'aſſicurar loro una ſorte di cui eſſe foſſero egualmente contente : mi par molto difficile l'accordar trè Rivali.

AMORE.

Nò, elleno ſaranno egualmente ſoddiffatte della ſorte, ch'io deſtino loro : velo prometto ; diſcioglietemi preſto.

MERCURIO.

Adagio, adagio. Si sà che Amore non è avaro di belle promeſſe.

AMORE.

Lo giuro per lo ſtige.

MERCURIO.

Oh! a tal giuramento poſſiamo fidarci, ed i tuoi legami vanno a cadere da per loro ſteſſi.

(*Lo diſcioglie.*)

AMORE, *vedendoſi in libertà.*

Ah! reſpiro!.. Avvicinatevi, belle Ninfe, avvicinatevi, e non vogliate parere imbarazzate della burletta, che mi avete fatta. Alquanta malizia ſerve a render la bellezza più viva agli occhi d'Amore.

(*A Mercurio.*)

Tù volevi ch' io ne ſpoſaſſi una? Ed a chi avrei dato la preferenza? Tutte trè entrano egualmente a parte del mio cuore. Avrei eternamente ſcelto, ſenza poter determinarmi. Nell' atto di offrir la mia mano all' una, mi ſarei rimproverato di fare ingiuſtizia alle altre due.

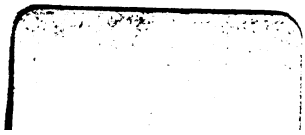
(Alle trè Ninfe.)

Nò, Amore non potrebbe mai pronunziar fra di voi. Belle Ninfe, immortali, come ſon' io, ſarete del mio Impero l'appoggio. Venite ad abbellir Paſo, e Citera; venite a prendervi il luogo, che il mio cuor vi deſtina, e che i voſtri vezzi vi aſſicurano. Preſſo di mia madre voi ſarete le Grazie; è Amore che le da alla bellezza. Giuochi e Riſi, co' voſtri balli, e co' voſtri canti, celebrate queſto bel giorno.

Fin du quatriéme & dernier Volume.

ERRATA.

Page 227, ligne 11, capilli, liſez capelli.
Page 233, ligne 6, poſſo, *liſez* potrò.
Page 234, ligne 12, lora, *liſez* loro.
Ibidem, derniere lig. hò un bel, *liſ.* poſſo pur.
Page 236, lig. 19, correbbe, *liſ.* correrebbe.
Page 239, lig. 19, retiriamo, *liſez* ritiriamo.

Dans la Comédie du Financier, page 159, on a oublié de marquer *qu'Alcimon refuſant de recevoir & delire le mémoire d'Henriette, le Marquis le remet dans ſa poche.*

MAR 9 - 1961